

## Saint Augustin

Ce génie issu de la terre de  
Numidie

Retour en image  
Fêtes consulaires à Lyon

Hommage à la lecture  
Yasmina KHADRA

## Le Maalouf

Une Musique

Classique Algérienne

## ZELLIGE

Richesse culturelle

Héritage

## El Bouqala

Littérature

Assia DJEBBAR

## Ghardaïa

La force silencieuse d'un monde en équilibre



---

# AVANT-PROPOS

---

C'est avec un immense plaisir, que nous vous annonçons le lancement de TaRwiKa, une revue culturelle trimestrielle, conçue par notre représentation consulaire et rédigée exclusivement par des membres de notre communauté installée dans la région.

TaRwiKa, vient de l'arabe dialectal algérien, qui signifie : Gorgée

Comme une gorgée, TaRwiKa, donnera au lecteur, un avant goût de la culture algérienne, en vue de susciter la curiosité et de l'inciter, à aller à la recherche et la découverte d'une culture aussi riche que variée.

TaRwiKa: renvoie également, à Waraka, ce qui signifie en arabe classique : Feuille.

Feuille comme un support pour écrire et déposer ses idées, ses pensées et ses émotions.

Feuille à lire, recevoir et interagir avec l'écrivain, ses messages et ses émotions.

Feuille, comme les feuilles de l'endémique « cyprès du Tassili », à la fois solide, rare et ancré.

TaRwiKa, est donc, un espace d'expression, un lieu où les voix de notre communauté peuvent s'élever et résonner. Chaque numéro sera une invitation à explorer notre patrimoine, à redécouvrir nos racines et à tisser des ponts entre notre passé et notre présent.

À travers des articles, des témoignages, des analyses et des créations artistiques, nous aborderons des thématiques variées, allant de l'histoire au patrimoine, de la littérature à l'art passant par le tourisme.

Ensemble, faisons de "TaRwiKa, " un reflet authentique de notre communauté, un hommage à notre culture et un regard commun vers l'avenir.

TaRwiKa, mettra également en lumière, à chaque nouveau numéro, une personnalité algérienne locale, qui a réussi dans son domaine d'activité, pour partager avec les lecteurs, son parcours et son expérience.

Bienvenue dans le monde de TarwiKa et bonne lecture !



# Contribution du mois par Yasmina KHADRA



S

Histoire



**Saint Augustin: Un génie issu de la terre de Numidie**

Par Kamel MELLOUK  
Chef d'entreprise.

O

Littérature



**Lire Assia DJEBAR**

Par Esma AZZOUZ GAUDIN  
Docteure en littérature francophone et comparée/ Enseignante et formatrice.

M

Patrimoine



**L'histoire du Zellige Algérien**

Par Mohamed OULDCHEIKH  
Chef d'entreprise / Ancien cadre dans l'aviation.

M

Arts & Métiers



**Entre Ksour et Foggara Le tapis de Timimoune**

Par Salima NEHAOUA- FIBULA  
Enseignante.

A

Histoire de l'Art



**Le Groupe « AOUCHEM »**

Par Souad BENSALD  
DARI D'ART  
Artiste peintre calligraphe.

I

R

E



## Dossier



### Retour en images sur les fêtes consulaires de Lyon

Par Zouina ZOUITA HADRI  
Attachée culturelle au consulat d'Algérie.

## Tradition



### El Bouqala: Héritage populaire

Par Nadia MOUSLI  
Enseignante.

## Musique



### Le Malouf: Une musique Classique Algérienne

Par Amine BOUNAH  
Chanteur musicien.

## Tourisme



### Ghardaïa : La force silencieuse d'un monde en équilibre

Par Tinhinane TAZAÏRT  
Docteure en Sciences de Gestion.

## (En) quête



### Voyage intérieur d'une identité qui s'efface... et se re- trouve

Par Hacem MAHAZZEM  
Ecrivain.



**D**ans ce deuxième numéro de TaRwiKa, j'ai tenu à mettre en lumière et partager

avec nos chers lecteurs les réalisations des membres de notre communauté établis dans la région Lyonnaise, autour de l'histoire de notre pays, notamment la période coloniale.

Ces acquis qui ont pour but à la fois, la transmission de notre histoire aux jeunes générations, et une reconnaissance du colonisateur de ses méfaits, viennent en droite ligne avec l'engagement avéré de leurs parents et grands parents.

Pour mieux comprendre cet engagement, il m'a semblé nécessaire de faire une rétrospective succincte à ce sujet.

Il faut savoir, que durant l'occupation, les Algériens avaient créé à Lyon, ce qui était appelé à l'époque « les groupes de choc » et dont la mission consistait entre autres, à mener des opérations ciblées sur le sol même de l'occupant, un fait inédit dans les annales de l'histoire coloniale.

Autre fait, qui mérite d'être souligné en relation avec ce degré d'engagement, est le choix du premier siège de notre représentation consulaire à Lyon, au lendemain de l'indépendance. Les militants du FLN, qui ont créé l'Amicale des Algériens en Europe, ont acheté en 1963, un local avec une forte symbolique, situé au 07 rue Vauban. Il était juste en face du commissariat de police où les Algériens se faisaient torturer par les forces de l'ordre de la puissance coloniale. Une fois le drapeau de l'Algérie indépendante érigé sur ce bâtiment, le commissariat et ses occupants, ont été amenés à déménager. On n'a pas cherché à connaître les motivations.

Les dignes héritiers de cette génération exceptionnelle qui ont fait de hautes et brillantes études et ont été pour certains élus pour

occuper des postes de responsabilités dans les diverses municipalités, ont réussi avec le soutien de leurs Maires, à amener un certain nombre de communes de la région lyonnaise à inscrire officiellement dans leur agenda politique, la commémoration des massacres du 17 octobre 1961 et du 08 mai 1945, deux dates ancrées dans la mémoire collective.

La Ville de Givors a érigé en octobre 2007, un square dédié aux victimes du 17 octobre 1961 et en mai 2018, celui de "l'autre 08 mai 1945", qui commémore les massacres de Sétif, Guelma et Kherrata. Vénissieux a, quant à elle inauguré en octobre 2011, une stèle en mémoire des victimes du 17 octobre 1961, dans le parc Louis-Dupic, suivie par La Ville de Vaulx-en-Velin, dont les autorités municipales organisent, depuis octobre 2014, une cérémonie du souvenir des victimes de la manifestation du 17 octobre 1961, devant le monument des droits de l'homme. En octobre 2024, Villeurbanne, a inauguré une plaque commémorative du 17 octobre 1961, au parc des droits de l'homme. Aussi, Le 19 mars 2025, dans sa prise de parole à l'occasion de l'inauguration de l'Esplanade du 19 mars 1962, le Maire de Lyon, Grégory Doucet, a annoncé, l'érigation d'une plaque en octobre 2025, d'une plaque dans le premier arrondissement de Lyon, pour honorer les victimes des massacres du 17 octobre 1961.

Cette même communauté binationale, si elle tient à garder vive cette mémoire, ce n'est certainement pas pour réveiller les démons du passé, bien au contraire. Elle le fait pour mieux avancer et pour contribuer ainsi au développement du pays d'accueil. Ne dit-on pas quand on sait d'où on vient on sait où on va !

## LE DEVOIR DE LIRE

Qu'il soit cartonné, broché, grand format ou en poche, qu'il soit flambant neuf ou tout avachi, orné d'un bandeau claironnant ou de modeste couverture, le livre est une chrysalide en perpétuelle gestation prête à faire d'une fiction une formidable exploration. Il suffit de soulever le couvercle de ce coffret à merveilles pour que la magie s'opère, et nous voilà catapultés, tels des papillons ivres de liberté, à travers mille découvertes. Depuis ma plus tendre enfance, je ne peux dissocier le livre du tapis volant. Rien qu'à le voir sur les étals d'une librairie, et déjà je ne suis plus là — les bruits alentours s'estompent, ainsi que les maisons et les gens, et je me surprends à vouloir m'exiler, en proscrire consentant, dans un récit qui me vengerait de la banalité du quotidien. Lire, c'est avoir enfin un moment strictement pour soi, se prendre par la main et partir traquer la licorne, conquérir des univers entiers, tutoyer les reines et élever des mendiants au rang des déités, trembler pour un amour en danger et s'abreuver aux lèvres d'une diseuse de bonnes aventures ; lire, c'est se réinventer au gré des histoires, tour à tour pris aux tripes ou débordant de gratitude, mais immanquablement ravi d'accéder à d'autres émotions et à d'autres mentalités. Le livre est le socle de tous les enseignements ; il nous apprend autant sur nous-mêmes que sur



les personnages que nous suivons à la trace de chapitre en chapitre. Chaque lecture nous éveille aux choses qui nous sont intimes et que nous avons parfois du mal à percevoir dans la routine de tous les jours. J'ai écrit, quelque part, que celui qui ne lit pas n'aura vécu sa vie qu'à moitié. Aujourd'hui, j'en suis convaincu plus que jamais. Alors lisons, lisons sans modération, lisons en poche, lisons au lit, sur la plage ou dans le train, à l'air libre ou derrière les barreaux, lisons afin de savourer pleinement le plaisir que nous offre ce prodigieux compagnon d'infortune, ce confident placide et attachant, ce mentor éclairé et tellement généreux qu'on appelle Le Livre.

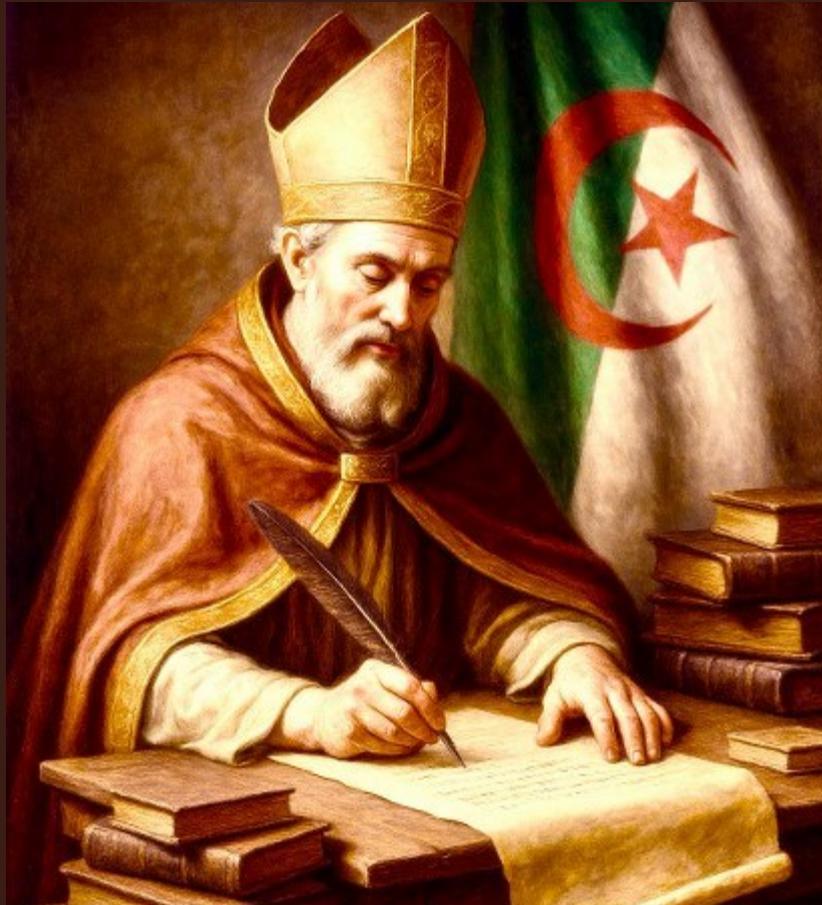
**Yasmina Khadra**

---

# HISTOIRE

## SAINT AUGUSTIN, ce génie issu de la terre de Numidie

Par Kamel MELLOUK



### « JE SUIS LE FILS DE SAINT AUGUSTIN, A DECLARE LE NOUVEAU PAPE LEON XIV »

**A**près avoir évoqué Apulée, dans le premier numéro de TaRwiKa, ce magicien des lettres venu de Madaure, portons aujourd'hui notre regard vers un autre astre de l'intelligence, plus vaste encore, plus éclatant : Augustin, l'enfant de Souk Ahras, immortel parmi les mortels.

Il est, sans conteste, **le plus célèbre des Algériens**, le plus érudit, le plus universel.

Des siècles ont passé, des empires se sont effondrés et disparu, les civilisations ont changé de langue et de visage — mais son nom, lui, demeure, toujours dans la bouche des vivants. Augustin n'est pas seulement un père de l'Église, il est beaucoup plus ; il est un **père de la pensée humaine et universelle**, une conscience dressée

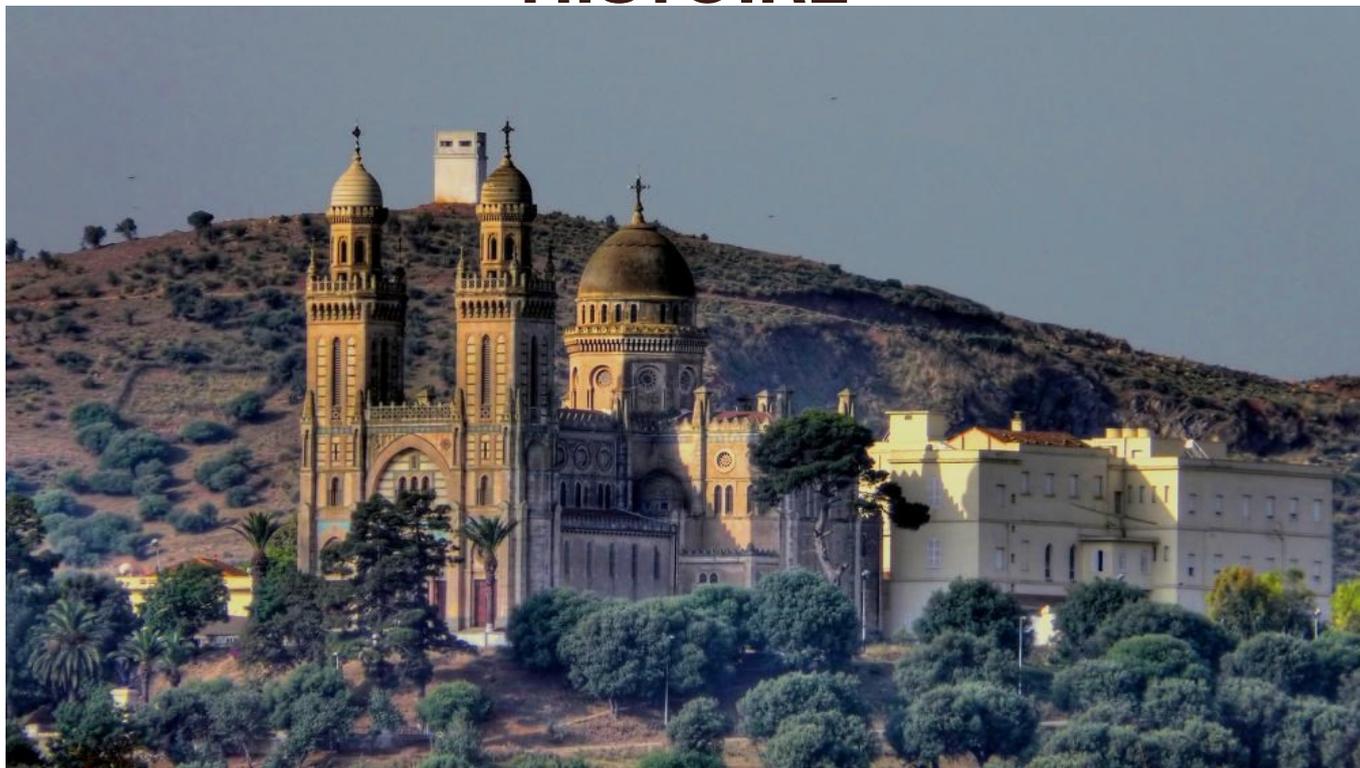
dans l'histoire, un cœur qui parle encore et toujours aux âmes croyantes.

Il est ce génie rare que l'humanité ne donne qu'une fois tous les millénaires.

Il est la **voix d'une terre antique**, celle des montagnes de Thagaste, du silence des oliviers, des prières de sa mère, Monique, et de la lumière d'Afrique.

L'Algérie l'a vu naître, le monde l'a adopté, mais **nul ne peut effacer ses racines**, car elles plongent dans la mémoire profonde du sol numide.

Mais **nul ne peut s'approprier Augustin sans honorer l'Algérie**, sans saluer Souk Ahras, cette ville de lumière, berceau de sagesse et d'éternité.



Basilique Saint-Augustin à Annaba

**N**é en **354 apr. J.-C.** à **Thagaste**, petite ville de Numidie correspondant à l'actuelle **Souk Ahras** en Algérie, Saint Augustin voit le jour au sein d'une famille amazighe. Son père, **Patricius**, est un notable païen (qui se convertira plus tard au christianisme), tandis que sa mère, **Sainte Monique**, est une chrétienne fervente. Le jeune Aurelius Augustinus grandit donc dans une Afrique du Nord à la croisée des cultures amazighe et romaine, où le latin est la langue de prestige parlée à la maison et pas seulement, puisque la langue amazighe fut aussi leur langue.

Thagaste, sa ville natale perchée sur les hauts plateaux numides, est alors un **centre chrétien actif** doté d'une basilique et d'un évêché, illustrant l'enracinement ancien du christianisme dans la région. C'est aussi une contrée fertile

entourée de forêts, connue pour ses oliviers – une tradition locale veut d'ailleurs qu'un olivier pluricentenaire de Souk Ahras ait été planté de la main d'Augustin lui-même.

## **Thagaste et Madaure : un berceau de culture et de sagesse**

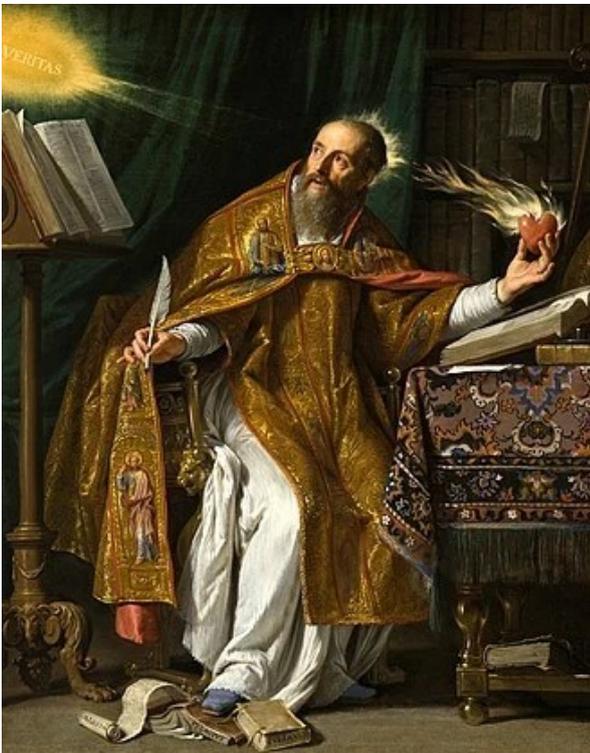
Le jeune Augustin bénéficie du dynamisme intellectuel de sa région natale. Non loin de Thagaste se trouve **Madaure** (Madauros), cité réputée pour ses écoles et son effervescence culturelle. Au **Ile siècle**, Madaure avait vu naître **Apulée** (125–180), auteur du premier roman latin Les Métamorphoses (ou L'Âne d'or), ce qui lui conféra un grand prestige académique. Vers l'âge de **13 ans**, Augustin est envoyé à Madaure pour y suivre l'enseignement des lettres classiques et de la rhétorique dans l'une de ces écoles renommées.

Il marche ainsi sur les traces d'Apulée et des autres érudits de Numidie, s'imprégnant d'une méthode d'étude rigoureuse (lecture, mémorisation, commentaire et critique des textes) qui formera son esprit. Plus tard, un autre enfant du pays, **Martianus Capella** contemporain de Saint Augustin, originaire de la même province numide, illustrera à son tour ce foyer intellectuel en rédigeant Les Noces de Philologie et de Mercure, une allégorie érudite qui fixera la liste des sept arts libéraux enseignés au Moyen Âge. Enfin, Thagaste a donné à l'Église non seulement Augustin mais aussi sa propre mère, **Sainte Monique la magnifique**, figure emblématique de piété.

Cet environnement, à la fois **terre de sagesse antique et de ferveur chrétienne**, façonne le jeune Augustin et prépare le terreau de son génie futur.

## De Carthage à Milan : itinéraire d'une âme en quête de vérité

Brillant élève, génie précoce, Augustin de Thagaste poursuit ses études supérieures à **Carthage**, alors la grande métropole d'Afrique du Nord. Il y découvre la rhétorique avancée et la philosophie, dévorant comme un lion affamé les œuvres des auteurs latins. Mais dans cette vie d'étudiant loin de sa mère, le jeune Thagastois mène aussi une existence dissipée. À Carthage, il noue une liaison hors mariage et devient père d'un fils, **Adéodat**, à seulement 18 ans. Cependant, son cœur reste désespérément insatisfait, il lui manquait quelque chose d'immatériel pour combler le vide de sa vie.



En quête de vérité, Augustin se laisse un temps séduire par la secte des **manichéens**, qui promettent une explication dualiste du bien et du mal. Déçu par leurs doctrines trop simplistes, il s'oriente ensuite vers le scepticisme avant de se tourner vers le néoplatonisme qui fera de lui ce qu'il espérait devenir.

En **383**, armé de son **talent de rhéteur**, Augustin quitte sa Numidie natale pour aller enseigner à **Rome**, puis il gagne **Milan** en **384** où il obtient le très prestigieux poste de professeur d'éloquence à la cour impériale. C'est à Milan à côté de deux

femmes, sa maman et la mère de son enfant, qu'a lieu le tournant décisif de sa vie. Il y rencontre l'évêque saint **Ambroise son adversaire d'hier**, dont la sagesse biblique et les sermons éclairés l'impressionnent.

*L'Algérie l'a vu naître, le monde l'a adopté, mais nul ne peut effacer ses racines, car elles plongent dans la mémoire profonde du sol numide.*

Sous l'influence d'Ambroise et de sa mère Monique, Augustin sent monter en lui un combat spirituel très intense. Finalement, à l'âge de 33 ans, survient l'illumination tant attendue qu'espérée: dans un moment de profonde crise intérieure, Augustin entend une voix d'enfant lui suggérer « Tolle, lege » (« Prends et lis »). Il ouvre alors au hasard les Écritures sur un passage de saint Paul exhortant à se détourner des œuvres de la chair et de se rapprocher de Dieu. **Ce fut pour lui le coup de grâce** de la grâce : « Aussitôt, à la lecture des derniers mots de cette phrase mystère, ce fut comme si une lumière, soulageant toute angoisse, inondait mon cœur. », racontera-t-il plus tard. Augustin se convertit pleinement au christianisme.

En avril **387**, durant la vigile pascale, il reçoit le **baptême** des mains mêmes du grand Saint Ambroise de Milan, aux côtés d'Adéodat. Sa mère Monique, comblée, meurt peu après à Ostie, le cœur en paix d'avoir vu son fils « revenir enfin à Dieu ».

« **Tard je t'ai aimée, ô Beauté si ancienne et si nouvelle, tard je t'ai aimée !** » – Saint Augustin, Confessions.

C'est par ces mots poignants qu'Augustin exprimera plus tard son regret d'avoir connu si tard la splendeur divine qu'il cherchait confusément depuis toujours.

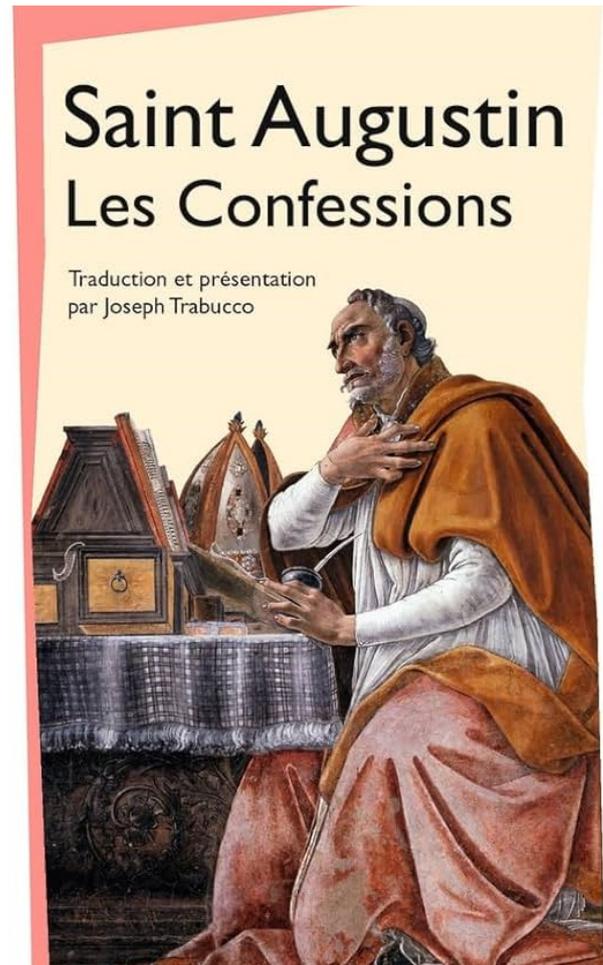
## L'évêque d'Hippone : un pasteur africain au rayonnement universel

Revenu en sa terre natale en Afrique algérienne en 388, Augustin renonce à sa carrière qu'il considéra comme profane et contraire à ses valeurs pour embrasser la vie spirituelle. Après un bref séjour à Thagaste la verdoyante où il mène une vie monastique très stricte avec quelques compagnons et amis d'enfance, il est appelé à **Hippone** (aujourd'hui **Annaba**). En **391**, malgré ses réticences initiales, il est ordonné malgré lui prêtre, avant de devenir son illustre **évêque** en 396. Il occupera ce siège épiscopal pendant 34 longues années jusqu'à sa mort le 28 août 430, faisant d'Hippone le plus grand centre intellectuel et spirituel du christianisme antique.

Dans son diocèse de Annaba pas loin de sa ville de cœur Souk Ahras , Augustin s'illustre comme un pasteur zélé et amoureux de la vérité , prêchant inlassablement la bonne parole et la sagesse , s'occupant des plus pauvres de ses concitoyens et guidant son peuple dans une période troublée. Augustin entreprend alors non sans talent l'une de ses œuvres majeures , l'inimitable « **La Cité de Dieu** », vaste et profonde apologie du christianisme face aux accusations mensongères des païens et des juifs de l'époque , où il développe avec une intelligence inouïe la vision de deux cités symboliques – la première , la cité terrestre fondée sur l'amour de soi et la seconde , la Cité céleste fondée sur l'amour exclusif de Dieu.

En 430, alors que les Vandales venus en masse d'ailleurs assiègent la belle Hippone, Augustin , le père d'Adéodat tombe malade. Il s'éteint le 28 août 430, à 75 ans.

Sa dépouille sera plus tard transférée en Sardaigne puis en Italie (à Pavie), mais c'est bien en terre d'Afrique, à Hippone, qu'il avait semé les graines d'un héritage spirituel incomparable.



*« Tard je t'ai aimée, ô Beauté si ancienne et si nouvelle, tard je t'ai aimée ! » Saint Augustin, Confessions.*

## Œuvre littéraire et pensées marquantes

Auteur prolifique et presque sans limites, Saint Augustin le génie de son pays l'Algérie, a rédigé plus de 5 millions de mots au cours de sa vie. Son chef-d'œuvre autobiographique, **Les Confessions**, le plus célèbre livre jamais écrit par un humain, est considéré comme la première grande autobiographie spirituelle de l'histoire qui a inspiré quelques siècles après Jean Jacques Rousseau.

# HISTOIRE

Dans ce récit à cœur ouvert et les yeux en larmes, Augustin retrace son parcours introspectif depuis l'enfance tumultueuse à Thagaste sa ville natale jusqu'à sa conversion à Milan, dans un style vivant et introspectif qui parle encore aux lecteurs d'aujourd'hui et sans doute de demain. Son autre ouvrage majeur, le plus célèbre après Ses Confessions, **La Cité de Dieu**, écrit sur plus d'une décennie après 410, offre une philosophie de l'histoire novatrice distinguant la cité terrestre de la cité céleste, et consolide ainsi la pensée chrétienne face à l'effondrement de l'empire du mal, celui de Rome qui n'était pas décidément éternelle.

## Une influence durable sur la pensée occidentale

Figure charnière de première importance de l'Antiquité tardive, Saint Augustin est considéré comme l'un des penseurs chrétiens les plus influents du monde et de tous les temps. Par son œuvre, ses écrits et ses pensées il a réussi à adopter magistralement la philosophie aux exigences de la religion.

Par la profondeur sans fards de sa pensée, Augustin posa sans toujours en avoir pleine conscience les assises d'un édifice spirituel et philosophique dont l'écho traverse les siècles comme une lumière qui traverse les ombres. Son œuvre philosophique, vivante et rayonnante, n'a cessé de nourrir, d'influencer et d'ordonner non seulement la civilisation occidentale, mais, plus largement, la conscience humaine tout entière.

Philosophe par l'intelligence, théologien par la foi, écrivain par la nécessité d'atteindre les âmes, rhéteur par la grâce du verbe, il fut tout à la fois homme parmi les hommes et guide parmi les esprits.

Au Moyen Âge, Saint Thomas d'Aquin l'Italien et Ibn Rochd et Avicenne ces deux génies musulmans, s'appuieront largement sur les thèses de l'enfant de Thagaste Augustin, et au XVI<sup>ème</sup> siècle les Réformateurs (Luther, Calvin, Jansénius, Pascal) revendiqueront son héritage concernant la primauté de la grâce. Au-delà du domaine religieux, la philosophie et la littérature occiden-

tales est imprégnée de son génie : son introspection psychologique dans Les Confessions annonce la naissance du roman autobiographique, et sa réflexion sur le temps fascinera les plus grands penseurs et scientifiques jusqu'à Einstein et sa théorie sur la relativité.

***Saint Augustin est ce génie rare que l'humanité ne donne qu'un fois tous les millénaires.***



Saint Augustin est ainsi, du fond de sa Numidie natale, devenu un père de l'Église universelle et un passeur de savoir dont l'héritage intellectuel relie l'Antiquité au monde moderne. Aujourd'hui encore, on le surnomme Docteur de la Grâce ou de l'amour et l'on continue de puiser dans son œuvre une inspiration pour comprendre l'homme, Dieu et la société. Le fait qu'un enfant de Thagaste en Algérie ait pu, par la force de son esprit et de sa foi, éclairer toute la pensée occidentale est source de fierté et d'émerveillement. À Souk Ahras, Annaba et partout ailleurs, la mémoire de Saint Augustin demeure vivante, rappelant le pouvoir qu'a une vie enracinée dans une culture locale de rayonner à l'échelle universelle.



## Lire Assia DJEBAR

Par Esmâ AZZOUC GAUDIN

**A**ssia Djebar est considérée comme la plus grande écrivaine algérienne de ce siècle. Son œuvre considérable est traduite dans plus de quinze langues. En tant que femme ayant connue la colonisation puis ayant vécue l'indépendance de son pays, ses textes figurent parmi les textes les plus étudiés dans le domaine des « **Feminist Post-Colonial Studies** ».

**Bien qu'elle ait reçu plusieurs prix internationaux prestigieux, qu'elle soit la première femme arabe à être élue à l'Académie française, elle reste cependant assez méconnue aussi bien en France que dans son propre pays.**

Partant de ce constat, je tenterai dans cet article d'abattre un immense préjugé selon lequel les livres d'Assia Djebar seraient difficiles à lire en dehors d'un public universitaire. Après quelques éléments biographiques choisis, je tenterai de partager avec le lecteur quelques pistes de lecture-pistes non exhaustives- et personnelles qui permettront de mieux comprendre l'œuvre immense de cette écrivaine.

Assia Djebar est née en 1936 et son père faisant partie des premiers instituteurs « indigènes » de la République, avait pris la décision de lui donner une instruction française bravant ainsi les traditions algériennes d'antan. Telle une pièce tragique de l'antiquité, l'œuvre d'Assia Djebar commence par une scène fondatrice, une scène qui sonne comme le commencement d'un drame au moment où se lève le rideau et que la main du père emmène la petite fille vers l'école française. Cette main paternelle bienveillante symbolisera à jamais l'ouverture vers une langue étrangère et la dotera d'une liberté dont aucune fillette ne jouissait encore, mais cette main sera aussi la main qui la coupera de la langue maternelle, de la volupté et de la chaleur de la langue des femmes. Après une scolarité à Blida et une année de Khâgne au lycée Bugeaud d'Alger, elle sera la première étudiante musulmane à être reçue à L'École Normale supérieure de Sèvres en 1955 où elle commence à préparer une agrégation d'histoire.

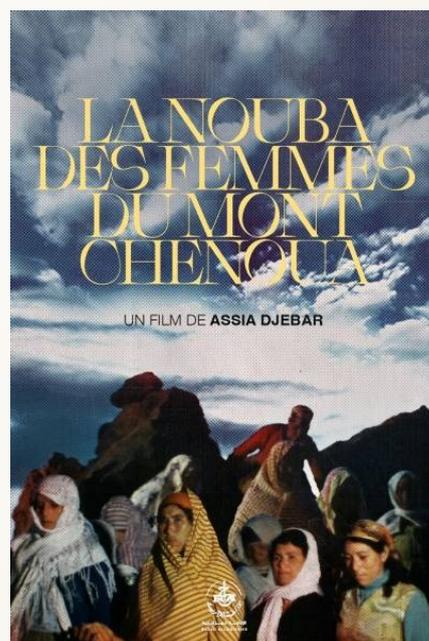
A peine admise, elle en est exclue en 1956 pour avoir fait grève avec l'Union des étudiants musulmans algériens. Elle dira : « **je me sentais plus Algérienne que Normalienne<sup>1</sup>** ». Alors, comme elle avait un peu de temps elle écrit en 2 mois le roman de la jeunesse : **La soif<sup>2</sup>** paru en 1957. Le succès de celle que la presse française qualifiera de « Sagan musulmane » est retentissant. Dans un souci d'apaisement et de récupération, le général De Gaulle autorisera personnellement son retour à L'ENS, mais elle refusera d'y retourner. Elle épouse un militant du FLN et part avec lui en 1958 en Tunisie. A Tunis, elle travaillera pour le journal la *Révolution africaine* et pour le journal du FLN *El Moudjahid* où elle rencontrera Frantz Fanon et Kateb Yacine. Lors de son séjour tunisois elle se rendra plusieurs fois dans les camps de réfugiés à la frontière algéro-tunisienne. Ces contacts avec les réfugiés-ées seront déterminants et pour la militante nationaliste Assia et pour la femme. **Elle est témoin de la souffrance et du courage des milliers de réfugiés hommes, femmes et enfants qui fuient la guerre, les bombardements, les injustices et les exactions de l'armée française. Elle réalisera un reportage et des enquêtes sur les réfugiés et sur les bombardements des civils à Sakiet Sidi Youcef<sup>3</sup>.** Ces années où l'écrivaine côtoie les victimes de la guerre vont habiter son écriture pour ne pas dire la *hanter*. Déjà on commence à sentir chez elle cette nécessité de donner « voix » de donner « la voix » à ces femmes, de les sortir de l'oubli en faisant connaître leurs



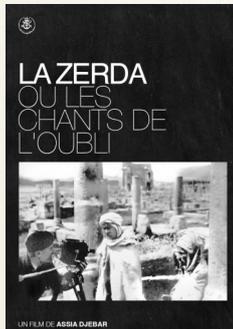
vécus et leurs sacrifices. A l'indépendance de l'Algérie en 62, elle publie **Les enfants du nouveau monde<sup>4</sup>, et Les alouettes naïves<sup>5</sup>**. Ce dernier marque la fin de ce qu'on pourrait appeler « la première période » de l'œuvre d'Assia Djébar dans le sens où ces trois premiers livres sont des écrits de fiction très éloignés des futurs préoccupations de l'historienne qu'elle est. Elle le dira elle-même « *j'avais choisi d'écrire des fictions qui étaient loin de ce que je vivais* » mis à part une expérience personnelle dans *Les Alouettes naïves<sup>6</sup>*.

Après 1967, si elle arrête de publier des livres, elle continue cependant d'écrire en silence. Un long silence qui va durer treize ans. Pourquoi ? Une des raisons qu'elle évoquera plus tard sera le fait que « l'apport autobiographique » **dans les *Alouettes naïves*** « l'a gêné en tant que **femmes arabe** ». Donc « **se dévoiler** » enlever le voile en écrivant a été douloureux dans une **société où il n'y avait presque pas d'autrices et encore moins de place à toute forme de dévoilement.**

La deuxième raison à mon avis, est qu'elle était déjà torturée par un dilemme : **comment faire revivre Les voix des femmes, les voix des aïeules, comment transcrire, écrire leurs cris, leurs mots dans la langue française, la langue « marâtre » la *dhorra*<sup>7</sup>** sans risquer de les trahir, de les déformer, de les asphyxier bref de les tuer à nouveau ? Et c'est pour cette raison qu'elle passera derrière la caméra, elle se placera alors juste aux côtés des femmes, elle écouterait les femmes du Mont Chenoua, sans jamais prétendre parler en leur nom. La caméra permettra alors d'entendre les voix, des voix non « masquées » qui auraient été « déformées par la langue française ». Et c'est ainsi que ces voix de femmes, ces récits bruts, ces cris qu'elle a récoltés lors du tournage de la *Nouba des femmes du Mont Chenoua*<sup>8</sup> continueront à habiter ses futurs écrits : *l'Amour la fantasia*, *Vaste est la prison*, et *La femmes sans sépulture*.



Deux ans après la sortie du film *La Noubba des femmes du Mont Chenoua*, elle revient enfin à l'écriture avec un recueil de nouvelles intitulé *Femmes d'Alger dans leur appartement*<sup>9</sup>. Ce retour après treize ans de silence, marquera le début de « la deuxième période » de Assia Djébar. Le titre de ce recueil annonce la partition : femmes, Alger et enfermées dans leur appartement, et dont l'intimité a été violée par le regard d'un étranger, d'un vainqueur : le peintre De Lacroix, quelques années après la prise d'Alger en 1830. Ce recueil de nouvelles se présente comme un dialogue entre l'image et le texte. La recontextualisation de la prise d'Alger, du regard de Delacroix, de celui de Picasso<sup>10</sup> et celui des femmes d'Alger donnent à ce texte une forme, une beauté et une force rarement égalées.



En 1982, elle réalise un deuxième film documentaire avec son deuxième mari le poète Malek Alloula *La Zerda*<sup>11</sup> ou

*les chants de l'oubli*<sup>12</sup>. On notera que cette deuxième réalisation cinématographique porte elle aussi l'empreinte des chants et de la musique algérienne. Après la noubba arabo-andalouse, voilà que sur la base de vraies images tournées par le système colonial, Assia Djébar s'attèle à opposer aux images prises par les colonisateurs (ce sont toujours les vainqueurs qui écrivent l'histoire) des voix de femmes, des chants de zerda ... pour contrer l'oubli.

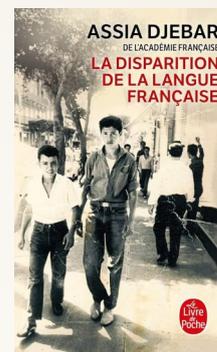
En 1985, la publication de *L'amour, la fantasia* marquera le premier volet de ce qu'elle appellera son « quatuor algérien » composé de *L'amour, la fantasia*, *Ombre sultane* (1987), *Vaste est la prison* (1995.) Elle publiera entre 1996 et 1999, *Le blanc d'Algérie* (1996), *Oran langue morte* (1997), *Les nuits de Strasbourg* (1997), ***Ces voix qui m'assiègent*** (1999). *Oran langue morte* et *Les nuits de Strasbourg* ressemblent à une parenthèse, à une pause de l'écrivaine. Quant au *Blanc d'Algérie*, il est publié en pleine décennie noire et Assia Djébar dans un style majestueux convoque les morts de l'Algérie (ou pour l'Algérie), un récit poignant écrit dans l'urgence et la douleur dans lequel elle dénonce l'obscurantisme qui assassine les écrivains algériens tout en évoquant l'histoire et la mémoire. ***Ces voix qui m'assiègent*** avec le sous-titre ***En marge de ma francophonie*** est un essai qui rassemble divers textes et articles dans lesquels l'écrivaine questionne, analyse, dissèque sa relation à la langue française.

En 1995, elle part enseigner à *La Louisiane State University*, puis elle dirigera le centre d'études francophones jusqu'en 2001, date à laquelle elle rejoint *New-York University*. En 2002, elle revient avec un texte puissant ***La femme sans sépulture*** qui relate l'histoire vraie de Zoulikha, la combattante de son village natal, morte assassinée par l'armée française et dont le corps ne sera jamais retrouvé.

Un autre cri, un autre corps à exhumer.

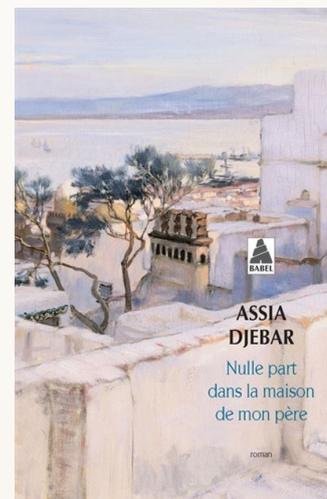
Assia la spéléologue pénètre les antres de la terre afin de déterrer les corps et ressusciter les voix.

En 2003, elle publie un autre roman qui en dit long par le titre

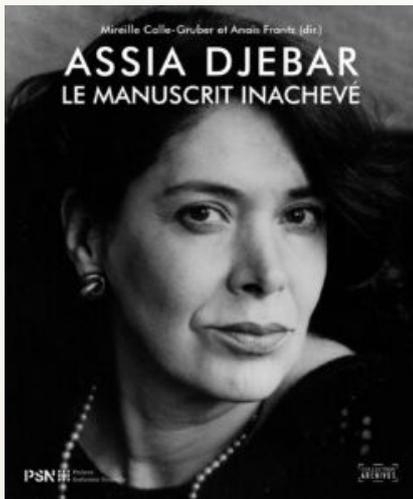


même : ***La disparition de La langue française***. Le texte relate le retour vers la terre natale, terre meurtrie par le terroriste islamiste

des années quatre-vingt-dix. Ce retour douloureux est une double tentative : retrouver la terre des ancêtres et recouvrer la langue maternelle. *Nulle part dans la maison de mon père* (2007) est le dernier livre publié par Assia Djébar. La narratrice décrit les sentiments d'injustice et d'accablement ressentis lorsque celle-ci, parce que fille, n'a pas pu garder la maison familiale au décès du père.



Assia Djébar s'est éteinte en février 2005 sans avoir terminé le quatrième volet de son quatuor sur lequel elle travaillait. Le livre retraçait l'histoire du père et du grand-père paternel et devait s'intituler *Les larmes de St-Augustin*. Mme Calle-Gruber, à qui Assia Djébar avait confié le manuscrit, en a publié quelques extraits dans son ouvrage intitulé *Assia Djébar. Le manuscrit inachevé*<sup>13</sup>.



**Les dernières années avant sa disparition, le nom de l'académicienne avait circulé plusieurs années de suite parmi les écrivains « nobélisables ».** Assia Djébar a souhaité être enterrée à Cherchell sa ville natale auprès de son père, des siens et des montagnes de ses ancêtres.

Ainsi pour aborder les textes Djebariens, il est nécessaire de prendre en compte les quatre grands axes majeurs qui structurent sa pensée et son écriture : **sa relation à la langue française, sa volonté de faire connaître l'histoire de son pays en général et celle des algériennes en particulier, la transmission de la mémoire féminine et la place du corps de la femme dans la société arabo-musulmane.**

## 1. La relation à la langue française:

Dès qu'il s'est agi de réécrire l'histoire de son pays nouvellement indépendant, la langue, dira Assia Djébar est apparue tachée de sang, du sang de mes aïeules. Comment raconter les enfumades de Pélissier<sup>14</sup>, les massacres de Saint-Arnaud ? Comment répondre aux écrits insolents de ces généraux vainqueurs ? Comment transcrire une langue sans alphabet, une langue qui ne se transmet qu'à travers des soupirs ? Et bien, répondra Assia Djébar cette langue française sera dotée d'une âme algérienne, elle sera habitée de voix algériennes.

Au fur et à mesure de ses réflexions littéraires, Assia ne cherchera plus une langue de substitution à la langue française, elle en appelle au plurilinguisme de St Augustin et d'Apulée qui parlaient l'amazigh, le latin et le grec pour Apulée. Ces penseurs vivaient déjà ce trilinguisme que l'on retrouve de nos jours en Algérie avec l'algérien, l'arabe et le français. Finalement il y a des langues, et il en a été ainsi dans la Numidie et la Maurétanie malgré les occupations et les conquêtes. Pour preuve la stèle bilingue de Dougga qui a survécu à la spectaculaire chute de Carthage. Cette stèle sur laquelle est gravée la langue libyco-berbère aux côtés de la langue du nouveau conquérant romain prouve que la langue des ancêtres ne s'est pas effacée et que les différentes conquêtes et tentatives d'effacement de la langue n'ont

pas abouti. La langue d'Assia sera de graphie française mais « ensemencée par les sons et les rythmes d'origine »<sup>15</sup>

Pour Assia, l'Algérienne possédait une quatrième langue bien spécifique aux femmes : **« Tandis que l'homme continue à avoir 4 épouses légitimes, nous disposons de 4 langues pour exprimer notre désir avant d'ahaner: le français pour l'écriture secrète, l'arabe pour nos soupirs vers Dieu étouffés, le libyco-berbère quand nous imaginons retrouver les plus anciennes de nos idoles, cloîtrées ou à demi émancipées, demeure celle du corps que le regard des voisins, des cousins, prétend rendre sourd et aveugle, puisqu'ils ne peuvent plus tout à fait l'incarcérer. »**

## 2. L'histoire de l'Algérie

L'histoire est souvent écrite par les conquérants et les vainqueurs. A ces écrits, Assia Djébar leur oppose les récits d'anonymes galvanisés par les tzaghit des Algériennes. Elle se transforme en spéléologue en exhumant les corps et les cris d'hier. Assia **é-cri-t** et récrit l'histoire de l'Algérie d'un point de vue des conquis. Pour elle, il s'agira d'exposer en plein jour les raz-zias du capitaine Bosquet, de Montagnac, de Bugeaud. De répondre aux écrits de Pélissier et au cri de ce dernier poussé au moment du massacre : « Enfumez les tous comme de renards ! ».

Assia Djébar était historienne et elle fut la première algérienne à sortir de l'oubli ces massacres commis lors de la conquête de l'Algérie et à afficher à la lumière du jour les écrits de Saint-Arnaud qui après avoir enfumé la tribu des *Sbéha* avait réussi à détruire le rapport qui l'accablait. Cependant l'écrivain, **é-crit** a rattrapé son crime. En effet Assia venge les morts asphyxiés en relevant la lettre que Saint-Arnaud **écrit** à son frère pour y décrire lui-même, par ses propres mots les atrocités commises. De ce fait, il grave à jamais son crime par écrit. Par une écriture majestueuse lestée d'une peine ancestrale, Assia Djébar confronte les écrits en langue française des conquérants aux voix ensevelies de ses aïeules. « Asphyxiés du Dahra que les mots exposent et que la mémoire déterre » dira l'écrivaine.

### 3. La mémoire des femmes et la transmission.

Assia Djébar disait : parler et parler, ne pas cesser, ne pas parler sur les femmes ou des femmes ou au nom des femmes, mais parler auprès des femmes; c'est à cela qu'elle aspirait. Ecouter les murmures, les soubresauts, les plaintes, les soupirs. Parler à côté des femmes « tout contre » elles. Parler, parler dans les gynécées, dans les HLM... redevenir diseuse, conteuse parleuse, transmetteuse. « se main-

tenir en diseuse dressée, figure de proue de la mémoire »

Les enfumés de Péliissier et de Saint-Arnaud n'ont eu droit à aucune larme ni lamentations de la part des pleureuses. Telle El Khansa<sup>16</sup>, Assia Djébar par ces écrits rend justice à cette infamie en offrant à ces morts anonymes des voix, des histoires. Les mots d'Assia deviennent les sépultures dont les siens ont été privés. Elle perpétue ainsi la tradition féminine de transmission de la mémoire.

Djébar fait une anamnèse en faisant revivre toutes les mémoires, des disparues, des mortes sans avoir parlé, sans avoir poussé le cri. Ainsi partant d'un fait réel, la déportation ordonnée par Saint-Arnaud vers l'île St-Marguerite de quarante-huit otages -hommes, enfants et une femme enceinte- pour mater une insurrection en 1842, l'écrivaine tisse un texte fictionnel dans lequel elle imagine la détresse de la femme enceinte alors que le bateau quitte la terre natal. L'inconnue, la déportée de St-Arnaud sort de l'anonymat et son histoire rejoint la récit des femmes, il devient un maillon de la chaîne de la transmission mémorielle: « je te ressuscite, au cours de cette traversée que n'évoquera nulle lettre de guerrier français...<sup>17</sup>». **La voix déleste la mémoire** conclue la transmetteuse de mémoire.

### 4. La place du corps de la femme dans la société arabo-musulmane.

Le corps de la femme -comme on l'a vu dans la citation précédente-est pour Assia une langue à lui seul. A chaque deuil, à chaque heureuse célébration, le corps de la femme devient un talisman sur lequel toute la joie et les malheurs se tatouent. Lorsque les mots manquent, lorsque l'espace enferme, le corps féminin s'exprime. Dans cette relation au corps, elle met en relation la langue française qui l'a libérée du voile, mais en même temps la langue française voile les mots qu'elle ne peut dire que dans la langue maternelle. Le corps est dé-voilé », il est « nu<sup>18</sup> », disent les autres. Les corps des femmes de Picasso narguent Delacroix, elle sont en mouvement, elle ne subissent plus le regard de Delacroix, voyeur, elles sont maintenant « dé-voilées » et elles regardent le voyeur. Comme la qualifiait Mireille Calle Gruber, Assia était résolument féministe mais éloignée des théories occidentales<sup>19</sup>. Pour elle la place de la femme et les droits de cette dernière se conquièrent en relisant les textes coraniques et en mettant en lumière le rôle et la force des femmes qui entourèrent le prophète. Que ce soit dans *Les filles d'Ismaël dans le vent et la tempête*<sup>20</sup>, ou dans *Loin de Médine*, ou dans *Ombre Sultane*, Assia Djébar à travers la solidarité et la sororité féminine tente de montrer que les corps des femmes ont leurs places dans les sociétés arabo-musulmanes.

Ces quelques éléments ne sauraient cantonner l'œuvre immense d'Assia Djébar à ces quatre axes évoqués, ils ne sont que quelques indices afin d'inviter les lecteurs réticents à s'aventurer sur les pistes de la lecture des textes de l'académicienne. Il ne faut cependant pas que ce court aperçu occulte l'essentiel : l'écriture Djébarienne. En effet, le ciment de toutes ces thématiques évoquées reste l'écriture majestueuse de Djébar, une langue poétique inégalable, un rythme et une sonorité aussi minutieux qu'une symphonie et une maîtrise esthétique de chaque livre tant du point de vue de la structure que des références musicales, artistiques qui enrichissent son œuvre.

Assia Djébar a raconté que le jour où elle avait commencé à écrire, elle s'était donné comme défi sur son petit carnet : « bien qu'écrivant en français, pourras-tu être la plus arabe possible ? ». C'est cela l'écriture Djébarienne, une âme algérienne enveloppée dans la langue française. Puisse cette langue et cette écriture atteindre les lecteurs de deux rives.

## Références

<sup>1</sup> Cahier d'Etudes Maghrébines N 2, 1990.

<sup>2</sup> *La soif*, Julliard, 1957

<sup>3</sup> En 1958 l'armée française bombarde le village tunisien Sakiet Sidi Youcef faisant 70 morts dont une douzaine d'écoliers et plus de 140 blessés.

<sup>4</sup> *Les enfants du nouveau monde*, Julliard, 1962

<sup>5</sup> *Les alouettes naïves*, Julliard, 1967

<sup>6</sup> Retracer l'expérience du séjour à Sakiet Sidi Youcef.

<sup>7</sup> Dhorra, mot arabe qui signifie blessure et en même temps seconde épouse. Djébar se sert de ce mot pour comparer la langue française à une dhorra, une blessure et une langue marâtre.

<sup>8</sup> *La Nouba des femmes du Mont Chenoua*, premier film réalisé par une femme arabe en 1978 obtiendra le Prix de la critique internationale à la Biennale de Venise. Il sera cependant mal reçu par le milieu cinématographique très masculin. Assia Djébar expliquera plus tard dans un entretien à David Coward et Kamal Salhi à quel point les critiques l'ont affectées et que c'est ce qui l'empêcha de continuer la réalisation et en fait l'a poussé à retourner à l'écriture. David Coward et Kamal Salhi, « Assia Djébar Speaking : An Interview with Assia Djébar », entretien réalisé le 18 septembre 1997, International Journal of Francophone Studies, vol. II, no 3, 1999, p. 177.

<sup>9</sup> *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Editions des Femmes, 1980.

<sup>10</sup> Picasso avait lui aussi peint plusieurs versions de Femmes d'Alger dans leur appartement durant la bataille d'Alger, opposant ainsi sa « vision » des femmes d'Alger à celle de Delacroix.

<sup>11</sup> Cérémonie d'hommage à un saint local après une épreuve douloureuse ou un bienfait.

<sup>12</sup> Prix en 1983 du meilleur film historique à Berlin.

<sup>13</sup> *Assia Djébar. Le manuscrit inachevé*, Editions Média-Plus, Constantine, 2021

<sup>14</sup> Le colonel Pélissier décide d'allumer des feux devant les grottes de Ghar-el-Frechih dans lesquelles se sont réfugiés les membres d'une tribu de montagnards, les Ouled Riah : 1500 personnes périssent asphyxiées et seuls quelques dizaines d'individus survivent.

<sup>15</sup> Discours de réception d'Assia Djébar à l'Académie française prononcé le 22 juin 2006

<sup>16</sup> Poétesse arabe contemporaine du prophète qui a laissé en héritage les plus belles élégies (el rithaâ) en langue arabe pour ses frères morts.

<sup>17</sup> *L'amour, la fantasia*, p.214.

<sup>18</sup> En algérien parlé la femme non voilée se dit « nue » Zaryana.

<sup>19</sup> Revue Europe, janvier -février 2025 N° 1149-1150

<sup>20</sup> Drame musical publié en italien aux éditions Giunti en 2000 et jamais traduit en français et montée au *Teatro india de Roma* la même année.



« C'est dans la langue dite "étrangère" que je deviens de plus en plus transfuge. »  
Vaste est la prison, Assia Djébar.



COLL. IDÉALE P. S.

447 Une Porte Arabe

**Porte et mur recouverts de Zellige en Algérie.**

# Fenêtre ouverte sur ....

## Le Zellige Algérien, un trésor Historique

Par Mohamed OULD CHEIKH

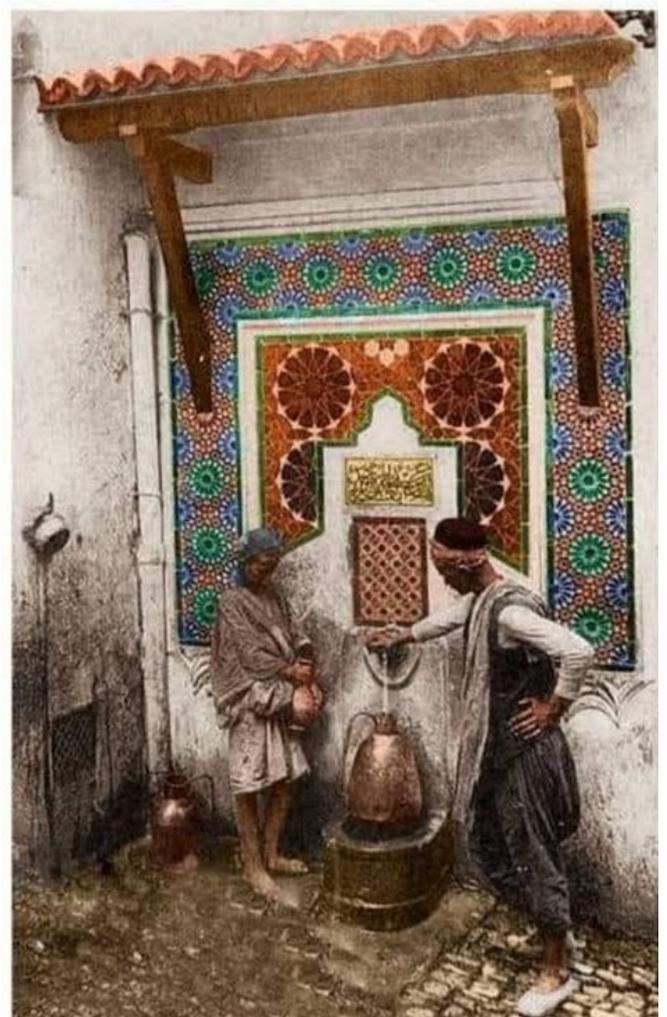
**E**n arpentant les ruelles du quartier historique de la Casbah d'Alger le visiteur sera ébloui par les magnifiques carreaux de « zellige » ornés de divers motifs géométriques et floraux.



Les carreaux de zelliges sont des mosaïques colorées et lumineuses qui ornent les murs des palais tels que le palais Mustafa Pacha, ainsi que bien d'autres édifices dans la Casbah. Ce trésor architectural témoigne de la finesse du travail manuel des artisans algériens qui à travers les siècles continuent de nous émerveiller en perpétrant cet art ancestral..

Zellige signifie en arabe petite pierre polie. Il est un pilier de l'architecture mauresque. Son origine remonte en Algérie au 10ème siècle. L'étude des sources historiques et des témoignages contemporains valident la naissance du zellige sur le sol algérien, avant de s'étendre à travers tout le Maghreb.

Les carreaux de zellige sont des pièces en céramique qui se caractérisent par une multiplicité de formes et de couleurs. Assemblées selon des plans précis, elles forment de magnifiques panneaux décoratifs aux motifs géométriques, floraux ou calligraphiques. Elles sont principalement utilisées pour le carrelage des sols et le bas des murs, et parfois pour recouvrir des colonnes et des seuils de portes.



Fontaine d'eau à la Casbah d'Alger.

# PATRIMOINE



L'histoire du zellige en Algérie a connu plusieurs étapes avec l'avènement de l'ère Hammadite en 1005, qui a coïncidé avec la construction de la Citadelle de Beni Hammad ( M'Sila) ou cet art a atteint son apogée en termes de précision et de professionnalisme. Les fouilles archéologiques ont révélé son utilisation dans le pavage des sols, le revêtement des murs et des fenêtres.

Au 13ème siècle, cet art a connu une grande prospérité sous le règne des Zianides à Tlemcen .



Le palais El Mechouar à Tlemcen.

Fort de ce riche patrimoine, l'Algérie a entrepris, en avril 2024, les démarches d'inscription du zellige, le carreau de céramique ornemental, au titre de patrimoine immatériel algérien sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'UNESCO.



Fragment de zellige du 14ème siècle exposé au Musée du Louvre à Paris.



***La ville de Tlemcen est le musée à ciel ouvert du zellige algérien . Ce patrimoine matériel unique distingue la ville par son esthétique et sa créativité, héritage de l'architecture islamique à travers les âges. Un magnifique fragment de zellige découvert au 14 -ème siècle dans la Mosquée Sidi Boumediene de Tlemcen est actuellement exposé au Musée du Louvre /Paris***

## ENTRE KSOUR ET FOGGARA, confidences d'une Tisserande

Par Salima NEHAOUA – FIBULA



Photo 3 : Jaune curcuma

**D**irection l'aéroport de Houari Boumediene, un vol vous attend pour Timimoun (code IATA : TMX, durée : 1h30, distance plein sud sur 898 km). Vous rêvez déjà de road-trip dans le sable ... L'aventure proposée aujourd'hui est une plongée dans l'histoire et la spiritualité à travers l'art graphique du tapis saharien ... Messaouda vous attend dans son atelier de tissage du centre de la ville, à 7 minutes à pied du Musée National Capterre que vous ne pouvez pas rater : c'est un bâtiment d'architecture néo-soudanaise en adobes, ces briques de terre crue, dont les espaces de circulation sont entièrement sculptés de motifs géométriques berbères Zénètes. Vous sentez déjà le thé vert à la menthe sucré emplissant l'air de cet atelier hérité de ses parents « Le Mimounti », du nom de la légende de ce savant juif nommé Mimoun qui développa l'agriculture par un système ingénieux d'irrigation « le foggara » appris des perses. Pour le remercier, les autorités de la ville nommèrent cette ville « Timimoune » (« ti » signifiant « à toi » en dialecte berbère) ; ce sera la première confidence de la journée, cher voyageur. Votre thé accompagne des makroutes rescapés de la gourmandise des enfants du Aïd récent, dont les dattes du sud relèvent merveilleusement le goût confit (rappelons ici que l'Algérie est le 4ème producteur de dattes, cette or inépuisable du désert, avec 1 million de tonnes dont 77 000 tonnes exportées dans 75 pays pour 80 millions

de \$ en 2023, source : <https://www.aps.dz/economie>).

Derrière de lourds métiers à tisser en bois, s'affairent Mouna et Mariam sous l'œil bienveillant de Messaouda qui les appelle affectueusement « yal benett ». Leurs mains agiles font danser la navette entre les fils appelés « trame ». Ces gestes, nous explique Messaouda, repose sur le savoir-faire transmis oralement. Une deuxième confidence, cher voyageur : le métier à tisser n'a pas changé depuis le néolithique, soit 5 000 ans ; des poteries égyptiennes pré-dynastiques le représentent déjà et un des plus anciens a été retrouvé en Palestine ...



Photo 4 : Coloration naturelle à base d'oignons

Plus qu'un tapis utilitaire, c'est la mixité entre symbolique et esthétique qui en fait un tapis d'art ; l'Islam interdisant le figuratif et le bestiaire, les artisanes multiplient géométrie et floral pour raconter l'histoire de la vie nomade, des familles et des travaux agricoles où elles travaillent quand elles ne tissent pas.



Photo 1 : Installation de la lisse et de la trame

C'est ainsi que chaque tapis devient le support artistique de la créativité de la tisserande, des lignes discrètes mais puissantes ... Voyez ici : Mouna imagine la récolte des dattes par les ondulations du tronc d'un dattier ... Et là, sous les doigts agiles de Mariam, on distingue peu à peu des losanges couleur jaune d'or sur fond vert sombre, des losanges symboles de fertilité car représente l'utérus protecteur de la vie ... Une troisième confidence pour vous cher voyageur : Mariam est amoureuse, elle se marie le mois prochain !! Qu'Allah lui donne bonheur dans son futur foyer ...

Messaouda vous montre la toute première étape du tissage : la trame (photo 1) ... Tel une toile d'araignée, le fil de coton est aligné et tendu entre deux barres de bois à la dimension souhaitée par le client, en général 1,50m x 2,50m. Puis, selon le résultat souhaité, tapis hautes laines ou tapis plat, les tisserandes forment la « lisse » qui accueillera les nœuds de fils colorés. Chaque nœud représente un point du motif. Au fur et à mesure que les mains des tisserandes s'agitent et manient le peigne avec dextérité, on voit se former, centimètre par centimètre ici un palmier, là une vague de dune, ... (photo 2)

Voulez-vous des franges à votre tapis ? Alors on coupe et on égalise les fils ... Savez-vous que la densité des nœuds au cm<sup>2</sup> est un critère de qualité ? Plus il y a de nœuds, plus le dessin est précis et plus le tapis résiste au passage des pas. « Il sera aussi plus long et plus cher », précise Messaouda ! Et vous seriez étonné de la variété des nœuds : nœuds symétriques, asymétriques, nœud de Ghiordes ou nœud de Senneh ? Nœud

turc ou persan ? Et oui, les caravanes n'ont pas ramené que de la soie d'Asie, elles ont aussi importé des savoir-faire ... Voulez-vous un tapis dans la palette chaude et ocre directement inspirée du Gourrara ?(photo 3) Rouge couleur terre, bruns pour structurer les formes ou clair pour illuminer votre salon ? Quel que soit votre choix, sachez, cher visiteur, que Messaouda réalise ses propres teintures dans l'arrière-cour de sa maison avec des ingrédients bien anodins (photo 4): oignons, cochenilles, henné, curcuma, ...



Photo 3 : Tissage

Il est 19h35. La nuit tombe sur Timimoun et les températures commencent à baisser pour atteindre très vite 25°. Et l'air devient plus agréable ! Le vol pour Alger est prévu à 12h45 demain. Messaouda nous propose donc le repas dans les dunes, au pied d'un des nombreux ksour, ces forteresses érigées sur les grands parcours caravaniers qui reliaient le nord au sud de l'Afrique subsaharienne. Alors installez-vous sur ce tapis rustique usé par les nombreuses assemblées mais suffisamment solide pour supporter les mobilités nombreuses des nomades ... Car oui, cher voyageur, un tapis est marqueur social en étant un tapis de réception : il raconte la richesse symbolique de celui qui vous invite à dîner ... Au menu ce soir, poulet et tltli que Messaouda (image 5) a préalablement préparé et qu'elle réchauffe sur un feu de bois à même le sable ... Au loin, les lumières de la ville scintillent comme l'écrivit Antoine de Saint Exupéry, écrivain-aviateur dans « Terre des hommes » en 1939, racontant ainsi son vol Courrier du Sud dans le Sahara : « J'ai toujours aimé le désert. On s'assoit sur une dune de sable. On ne voit rien. On n'entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence. »

Sur la route du retour, en 4x4 jusqu'à l'aéroport à 4 km au sud de la ville, Messaouda est intarissable sur son amour du métier. « *Au décès de mon père, Allah Yarahmou, cette activité m'a remonté le moral car il a toujours été fier de mon travail* ».

Embrassades sur le tarmac et larme à l'œil, on promet de revenir ...



Photo 5 : Repas dans les dunes

***Cher voyageur, si cette première escale vous a enchanté, que diriez-vous de poursuivre la rencontre avec un autre acteur du vivant algérien ? Alors cap vers une ville à 999 km au nord-est de Timimoune ... Vous avez deviné ? Constantine, la ville-rocher à la rencontre de Karim, dinandier de son état ...***



Foggara : système d'irrigation d'eau à Timimoune

## Le Groupe « AOUCHEM »

Par Souad BENSALD - DARI D'ART



Quelques membres du Groupe Aouchem, première exposition, Alger, Galerie de l'UNAP, 1967.

De gauche à droite : Choukri Mesli, Mustapha Adane (debout), Saïd Saïdani, Mohamed Benbaghdad et Denis Martinez (un genou à terre).

En mars 1967 à Alger, une dizaine d'artistes, peintres, poètes et sculpteurs venus d'espaces plastiques distincts créent le groupe Aouchem. Son nom : **Aouchem** veut dire tatouage.

Au Maghreb, l'art du tatouage consiste en des scarifications prophylactiques de motifs géométriques à la surface du corps en y introduisant des matières colorantes.

Ce groupe « Aouchem » a été une détonation dans le ciel de l'après-guerre. La vision de ce groupe est de contribuer à éclairer l'histoire de l'art en Algérie et bousculer nos débats et réflexions sur l'art et la poésie.

**Si l'acquisition de l'abstraction picturale et sa propagation, dans les pays du Machrek (l'Orient), est passée par la calligraphie arabe, en Algérie ce rôle a été assuré principalement par les symboles du terroir, souvent puisés dans le substrat Amazigh. L'urgence discursive de cette époque était de s'abandonner à l'inspiration en évitant l'écueil de la facilité par le déplacement des signes des supports traditionnels vers les supports plastiques tels que le tableau, la gravure ou le tissage contemporain. Dans un copiage sclérosant, sans réel investissement réflexif, sans interprétation formelle en vue de l'élaboration d'une expression artistique novatrice.**

*« L'urgence discursive de cette époque était de s'abandonner à l'inspiration en évitant l'écueil de la facilité en déplaçant simplement les signes des supports traditionnels vers les supports plastiques tels que le tableau, la gravure ou le tissage contemporain »*



« Mokrani est mort » 1969, huile sur toile, 75x98 cm. Rezki Zerarti

## LE MANIFESTE DU GROUPE AUCHEM



Ben Baghdad, Akmoun et Martinez, Blida, 1967.

« Aouchem » est né il y a des millénaires, sur les parois d'une grotte du Tassili. Il a poursuivi son existence jusqu'à nos jours, tantôt secrètement, tantôt ouvertement, en fonction des fluctuations de l'histoire ; il nous a défendu et subsisté malgré toutes les conquêtes intervenues depuis la romanisation. Sous diverses formes.

Le signe magique a manifesté le maintien d'une culture populaire, en laquelle s'est longtemps incarné l'espoir de la nation, même si par la suite une certaine décadence de ces formes s'est produite sous des influences étrangères. Ainsi, de tous temps, à travers les œuvres des artistes-artisans une rigueur intellectuelle, caractéristique de notre civilisation, du nord au sud, s'est maintenue, exprimée notamment dans des compositions géométriques.

C'est cette tradition authentique qu'Aouchem 1967 affirme retrouver, non seulement dans les structures des œuvres mais aussi dans la vivacité de la couleur. Loin d'une certaine gratuité de l'abstraction occidentale contemporaine, qui a oublié les leçons orientales et africaines dont était empreint l'art roman, il s'agit pour nous de

définir les véritables totems et les véritables arabesques, capables d'exprimer le monde où nous vivons, c'est-à-dire à partir des grands thèmes formels du passé algérien, de rassembler tous les éléments plastiques inventés, ici ou là, par les civilisations, écrasées hier et aujourd'hui renaissantes, du Tiers-Monde. Il s'agit d'insérer la nouvelle réalité algérienne dans l'humanisme universel en formation, de la seconde moitié du XXe siècle.

C'est pourquoi le groupe "Aouchem" s'engage aussi bien en reprenant de grands thèmes mythologiques toujours vivants, en symbolisant l'explosion lyrique individuelle, qu'en s'emparant avec violence des provocations que les drames actuels, d'Afrique ou d'Asie, jettent au visage de l'artiste.



Ben Baghdad, Akmoun et Martinez, Blida, 1967.

Nous entendons montrer que, toujours magique, le signe est plus fort que les bombes. Nous avons cru discerner des préoccupations similaires de langage chez certains poètes algériens.

# HISTOIRE DE L'ART

Parmi les figures emblématiques de cette dynamique, le groupe **Aouchem**, né dans les années 1960, a tracé une voie originale en articulant symboles ancestraux et langages plastiques modernes.

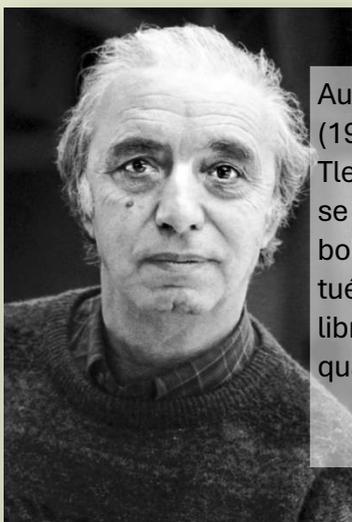
Voici un panorama des artistes associés au mouvement Aouchem et de ceux qui, dans leur sillage, ont poursuivi l'exploration d'un art profondément enraciné et résolument libre.



**Baya**, (1931-1998) née le 12 décembre à Bordj El Kiffan, incarne à elle seule la puissance d'un imaginaire féminin et poétique. Dès l'âge de 16 ans, elle expose à Paris et attire l'attention de figures majeures telles que **André Breton** et **Pablo Picasso**. Son style, qualifié d'art naïf, mêle couleurs vives et formes stylisées dans un univers onirique profondément personnel. Elle demeure une figure centrale de la modernité artistique algérienne en contexte colonial.



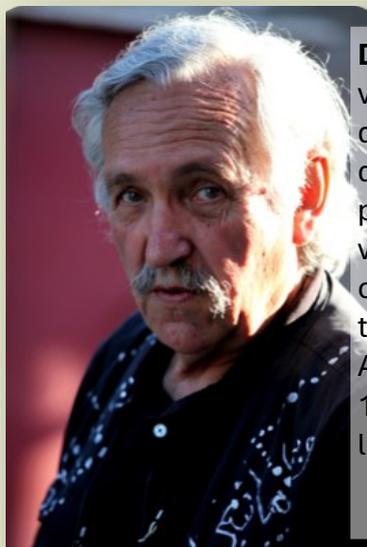
« Femmes en leur Jardin ». **Baya**.



Autre pilier de cette scène, **Choukri Mesli** (1931–2017) né le 8 novembre, originaire de Tlemcen, cofondateur du groupe Aouchem, se distingue par une peinture riche en symbolisme et en motifs populaires. Son art, situé entre abstraction lyrique et figuration libre, puise dans la tradition tout en revendiquant une modernité plastique et gestuelle.



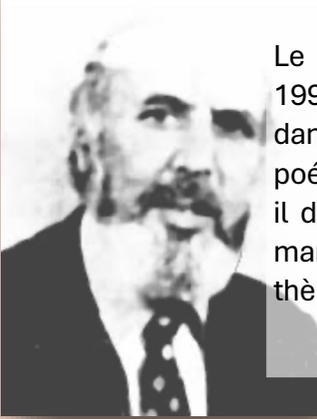
« Femmes en lutte ». **Choukri Mesli**.



**Denis Martinez**, né en Kabylie le 30 novembre 1941, est également un des fondateurs du groupe Aouchem. Son œuvre, d'une grande expressivité, est marquée par un engagement politique fort. À travers gestes puissants, performances et couleurs intenses, il milite pour une liberté d'expression artistique. Enseignant à Alger, il s'exile en France dans les années 1990. Il demeure une figure majeure de l'art post-indépendance.



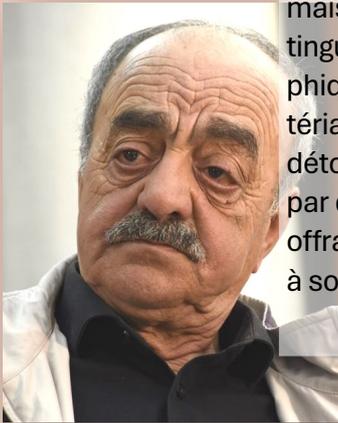
« Le Prince berbère de la Pluie »



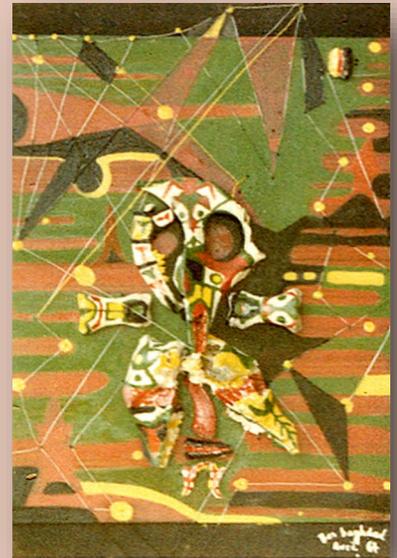
Le parcours de **Hamid Abdoun** (1929-1998) né 11 octobre en Kabylie, s'inscrit dans une dimension plus introspective et poétique. Diplômé des Beaux-Arts d'Alger, il développe un art symbolique et narratif, marqué par des couleurs nuancées et des thèmes liés au sacré, au rêve et à la nature.



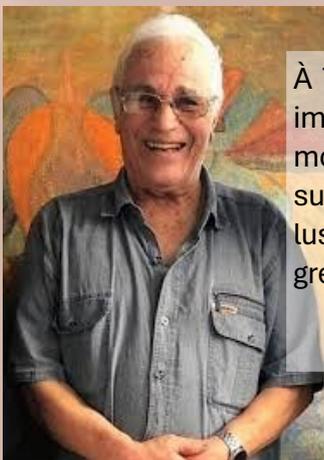
peinture, 1967, huile sur toile. **Hamid Abdoun.**



**Benbaghdad Mohamed** (1941-2020) né le 4 mais à Mouzaïa, son œuvre artistique se distingue par l'utilisation de volutes calligraphiques stylisées, de collages mêlant des matériaux hétérogènes, de tissages revisités et détournés de leur usage traditionnel, ainsi que par des bois travaillés, scarifiés et peints, offrant une riche texture visuelle et symbolique à son univers plastique.



*Sans titre*, 1967 huile, fils, techniques mixtes sur panneau. **Benbaghdad Mohamed.**



À Tlemcen, **Zerarti Rezki** (né en 1938) s'est imposé comme un maître de l'abstraction monumentale. Formé en France, il travaille sur la texture, la lumière et le rythme, et s'illustre par des fresques et des œuvres intégrées à l'espace public.



Une des toiles de **Rezki Zérarti.**

# HISTOIRE DE L'ART



Sculpture sur plâtre 1967, exposition au Centre culturel du Parti à Blida. **Mustapha Akmoun.**

**Mustapha Akmoun**, né le 5 mai 1946 à Blida, son style puise sa force dans une exploration profonde du signe, en mêlant influences berbères, calligraphie arabe et motifs rupestres du Tassili. Son œuvre s'inscrit dans le mouvement des "Peintres du Signe", il a participé à de nombreuses expositions individuelles et collectives à l'international. Ses œuvres sont conservées au Musée national des Beaux-Arts d'Alger ainsi que dans plusieurs collections privées et publiques à l'international.

Dans un registre abstrait et gestuel, **Saïd Saïdani** né le 18 octobre 1944 à Hussein Dey, s'inspire des cultures berbères et africaines. Son style fluide et ses palettes chaudes traduisent un art symbolique profondément ancré dans l'imaginaire maghrébin, avec des expositions en Algérie comme en Europe.



Sans titre, 1970 ? Huile sur carton **Saïd Saïdani**.



« L'infirmes, 1967 », huile sur toile. **Dahmani Mahfoud.**

Enfin, dans la même veine expressive, **Dahmani Mahfoud**, né à Blida, investit le corps humain comme vecteur de mémoire et d'identité. Sa peinture gestuelle explore le mouvement et la force intérieure, nourrie par une formation entre l'Algérie et la France. A participé à une exposition collective à Alger en 1963.



Couverture Catalogue, première exposition **Aouchem**, 1967



Couverture catalogue de l'exposition à Blida après l'incident de l'inauguration algéroise, juin 1967.



Affiche de la seconde exposition **Aouchem**, 1968, Alger, Galerie de l'UNAP.



3 Aouchémistes  
**AKMOUN**  
**BEN BAGHDAD**  
**MARTINEZ**

# Retour en images sur les fêtes consulaires de Lyon

Par Zouina ZOUITA HADRI

**C**réée en 1999 par la Mairie du 6<sup>ème</sup> arrondissement de Lyon, quartier qui abrite des Consulats de plusieurs pays, les fêtes consulaires de Lyon, ont vite retenu l'attention de la Mairie de Lyon, qui deux ans après, les a adopté, pour en faire une importante manifestation culturelle annuelle, durant laquelle, et pendant un week-end, **la place Bellecour, en plein milieu du centre de la Ville, devient un grand village touristique.**

Cet événement unique en France, repose sur le dynamisme du corps consulaire de Lyon, un des plus importants de France, composé de près de soixante-dix représentations.

Les Fêtes consulaires illustrent parfaitement la coopération entre la Ville de Lyon et les Consulats étrangers. Elles favorisent les échanges inter-culturels, renforcent les liens entre les communautés et permettent aux Lyonnais de découvrir la richesse des cultures du monde dans une ambiance conviviale et festive.

Cet événement phare, attire des milliers de visiteurs, témoignant ainsi **de la dimension internationale de la ville de Lyon**, faisant d'elle, une véritable capitale de la diversité culturelle

Chaque année, chaque pays, s'attèle à présenter ses spécificités à travers des animations, des démonstrations et des expositions. Chaque édition met l'accent sur un thème particulier, tel que l'artisanat, le sport, le costume, le tourisme ou encore le patrimoine naturel et architectural...

## La participation de notre Consulat Général:

Notre Poste consulaire, a chaque année, honoré cet événement, par sa participation active et diversifiée. Il joue un rôle central dans ces festivités, ce qui lui a valu la reconnaissance des autorités locales et des autres membres du corps consulaires.

Depuis plusieurs années, il organise des activités variées pour promouvoir la culture algérienne et renforcer les liens avec sa diaspora. A chaque édition, il met en évidence des volets de notre culture, le tourisme, le sport, la littérature, l'artisanat, les lieux historiques emblématiques, les savoirs-faires, la musique, les danses folkloriques et modernes...

A titre d'exemple, lors de l'édition 2022, le Consulat a pu réunir, malgré des emplois du temps chargés, des sportifs de haut niveau installés dans la région, qui ont proposé des démonstrations tels que la Boxe anglaise, le MMA, la boxe Thai, le Teqball...ainsi que des spectacles de break dance et des déambulations sportives.

En 2024, notre Consulat a également organisé, en amont de ces fêtes, un « Salon du patrimoine artisanal algérien », labélisé "**All From Algeria**", sur la place, emblématique, Maréchal Lyautey, mettant en avant l'artisanat, le terroir et le tourisme algérien à travers des expositions, des animations et des démonstrations.



# DOSSIER



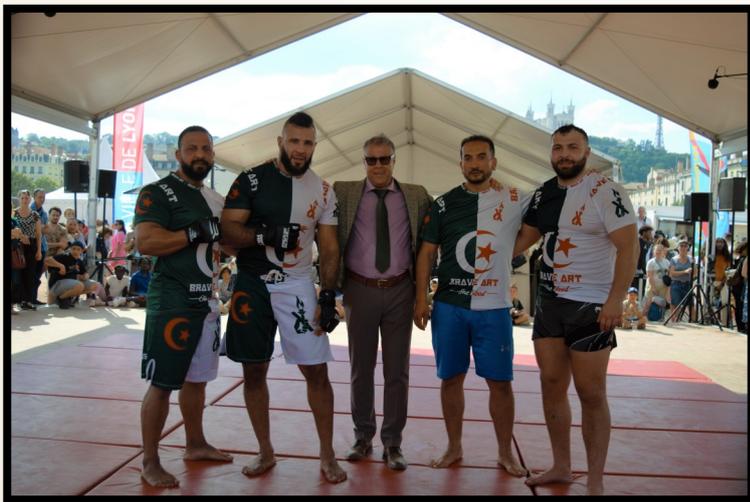
# DOSSIER



## Les Fêtes Consulaires



# DOSSIER



# DOSSIER



# DOSSIER



14 & 15 juin 2025



## La Bouqala

# Une Tradition Poétique et Divinatoire Algérienne



Par Nadia MOUSLI



C'est à l'occasion d'un concert de musique orientale, un concert organisé par un groupe de musiciens de l'association « Karakib », qui, en plus de proposer des actions pédagogiques en direction de jeunes enfants dans les écoles, des jeunes de quartiers ou de migrants allophones, promeut des musiques populaires du monde entier notamment nord africaines et orientales, que cette vieille et extraordinaire tradition m'est revenue en mémoire : **La Boqala**.

Chems, la chanteuse du groupe, jeune femme d'origine algérienne, grande admiratrice de la langue arabe chantée, s'apprête à interpréter une chanson dont les paroles sont directement puisées dans le répertoire des « **boqalat** ». Elle explique, avant d'entamer sa chanson le concept de la boqala : « **Un jeu auquel s'adonnaient les femmes d'Alger, mêlant poésie et divination** ».

Sur un fond musical aux sonorités gnaouies, la voix langoureuse de Chems s'élève, les mots s'égrènent comme les perles d'un vieux chapelet, des incantations magiques qui surgissent des méandres de l'oubli. Sa chanson nous transporte sur les ailes de nos souvenirs les plus lointains.



Il me revient, alors, en mémoire, nos longues soirées festives du ramadan, animées de chants autour de nos « meïdas » garnies de gâteaux au miel, de thé et autres douceurs. Accompagnées de la fameuse « derbouka » dont nous nous efforçons de réchauffer la membrane avec les paumes de nos mains rougies par des gestes de rotations rapides pour en tirer la meilleure percussion, cuillères et bouteilles complétaient, dans une spontanéité naïve, l'orchestre faisant office de Tar (petit tambourin muni de petites rondelles métalliques)... Nous reprenions, alors, les refrains de chansonnettes populaires dont nul ne connaissait, parfois, ni les interprètes, ni les auteurs. Mais nos chants et nos mélodies ont toujours été là,

imprimées dans nos mémoires collectives par le miracle de la transmission sociale populaire.





Nos voix se mélangeaient les unes aux autres dans une chorale improvisée où la communion était le seul, le vrai chef d'orchestre.

Phonétiquement, ou simplement en écho aux dernières syllabes pour les moins habiles d'entre nous, nous suivions le rythme effréné des percussions, en tapant frénétiquement des mains, parfois en vain, tant le rythme était endiablé !

Des youyous stridents punctuaient nos prestations sonores, le corps entier se muait en instrument de musique.

Les moins timides dansaient, improvisant une chorégraphie au centre de l'assemblée où l'humour s'invitait souvent avec cette dérision qui titillait les esprits et exacerbait leur catharsis.

Nos soirées se terminaient par le jeu de **la Boqala** tel un retour à la sérénité : Le calme après la tempête. Adolescentes, nous avions nos rêves secrets enfouis dans cette pudeur voilée par les non-dits. Nous rêvions de prince charmant, aux mille visages, monté sur un étalon noir, buveur d'air, rapide comme l'éclair, qui vole et traverse le temps et l'histoire comme le cheval de l'émir Abdelkader. Il nous transporte dans des idylles que seuls nos fantasmes de ga mines nourries aux histoires d'amour contrariés des Majnun Leila, Antar et Abla, la belle Hizia, dessinaient sur des toiles oniriques. **la Boqala** nous donnera des présages et assouvira notre curiosité de ce que nous réservait l'avenir. Nous n'y croyions pas vraiment, mais le jeu terminait la magie de la soirée comme un bouquet final termine un feu d'artifices un jour de fête nationale.

Rassemblées autour d'un vieux Kanoun, hérité de nos grands-mères, Chacune fait un nœud à l'aide d'un cordon ou un pan de robe comme pour signer un contrat d'unité, nous posons un bijou, une

épingle à nourrice, ou tout autre petit objet personnel dans un bocal rempli d'eau. L'eau est purifiée par une incantation introductive que psalmodie la plus âgée d'entre nous : "**Bessmelleh bdit we3la ennabi salitt : Ghrest yasmine fi wast elbit arouq'ha skendjbir wa trafha zenjar, temnit min khalki nzor maa elziar , Nzour kbar ennabi el hachemi el mokhtar**". (Au nom de Dieu, je débute, et au prophète je dédie ma prière, j'ai planté un jasmin au milieu de ma maison ses racines sont de gingembre et ses extrémités sont de rouille, je fais le vœu de visiter le tombeau de notre prophète, élu de Dieu).

La cérémonie débute. Notre aînée plonge sa main dans un sac en tissu pour tirer au sort des petits rouleaux de papier sur lesquels des poèmes sont écrits. Elle tire, ensuite, un objet au hasard pour désigner l'heureuse élue du présage. Elle déroule le bout de papier enroulé, lentement comme un précieux parchemin. L'attente est longue, religieuse.

Nous fermons les yeux pour graver chaque mot en mémoire : "**el 9amar baaahi fimkanou welghaba mnowra bih...wel 9elb 3endou soltanou we mkantou kbira fih...men sab 3endi 3onwanou mankhelli 7edd yssbe9ni lih...nkoun shemssou w 9amar zmanou w ndawwi 9albou bwjoudi fih**".



La lune brille et se réjouit, la forêt s'éclaire de sa lumière, le cœur a son roi et sa est importante. Si je connaissais son adresse, je ne laisserais personne me devancer, je serais le soleil et la lune de son existence et soignerais son cœur de ma présence en lui. La magie opère. Les mots fondent en chacune de nous telle une prophétie divine....

L'émotion passée. Les souvenirs s'estompent.



Le concert se termine avec cette pointe de nostalgie qui pétrit les entrailles, de cette sensation du temps qui passe et qui ne reviendra plus.

On réalise, alors, comme notre patrimoine est riche, beau, intemporel et universel.

**la Boqala** fait partie de ces traditions culturelles populaires orales profondément ancrées dans notre société algérienne. Une pratique à laquelle s'adonnaient les femmes avant que ne viennent remplacer les écrans, les séries télévisées et les réseaux sociaux.

Créée à l'origine par les femmes d'Alger, **la Boqala** est un jeu rituel traditionnel de divination, il obéit à un cérémonial particulier et des règles spécifiques qui peuvent varier d'une région à une autre.

Le rituel s'appuie sur un répertoire de courts récits poétiques qui ressemblent aux Haïkus, petits poèmes, de la tradition culturelle japonaise. On n'en connaît pas les auteurs, mais certainement des femmes, la mémoire collective les a soigneusement gardés et transmis comme un legs précieux.

Le terme "**Boqala**" dérive de l'arabe "bouqal", signifiant "cruche" ou "petit vase", en référence au récipient en terre cuite qui joue un rôle central dans la cérémonie.

Cette tradition remonte probablement à l'Antiquité et témoigne d'influences berbères, arabomusulmanes, andalouses, méditerranéennes. Elle mêle poésie, divination et s'est transmise oralement à travers les générations. Elle se déroule lors de rencontres féminines nocturnes, pour la préparation des provisions de couscous, de gâteaux de l'aïd, de mariages ou de baptêmes, pendant les soirées de Ramadan en attendant le repas du soir.

Les poèmes récités sont empreints de sagesse populaire, d'émotions et d'images symboliques, d'expressions sibyllines qui laissent libre cours à l'interprétation et à l'imagination.

Le jeu de **Boqala** était très en vogue dans les vieilles cités historiques d'Alger, de Blida, de Cherchell, de Tlemcen ou encore de Constantine.

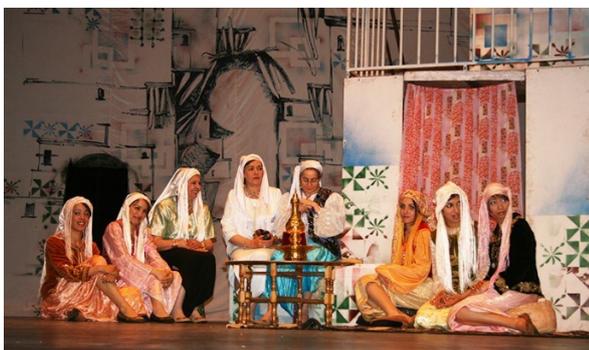
Dans son ouvrage, « **Le jeu de la Boqala** », Kaddour Mhamsadji retrace les racines de ce jeu, le situant dans le contexte de la guerre de course en Méditerranée aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

Il explique comment les femmes, dont les proches étaient engagés en mer, ont développé ce jeu comme moyen de maintenir le lien social et d'exprimer leurs préoccupations et espoirs.

Il en examine l'importance sociale, en tant que moyen de renforcer les liens communautaires et de permettre aux femmes de partager leurs expériences et émotions.

Il aborde également la dimension psychologique, en montrant comment le jeu offre un espace d'expression et de soutien mutuel. Il explore les thèmes récurrents abordés dans les courts poèmes, tels la vie quotidienne, l'amour, la nature, les influences andalouses...

Martine Bertrand évoque dans son ouvrage du même nom que « **Ce jeu est une forme de divertissement et de croyance populaire, où les participantes utilisent des poèmes et des récitations pour tenter de prédire l'avenir** ». On le retrouve sous diverses formes dans de nombreuses coutumes des peuples méditerranéens.



El Boukala –Théâtre national algérien

Les règles du jeu peuvent varier d'une région à une autre et selon les époques mais il comporte des constantes qui ont traversé le temps : les accessoires utilisés, tels que **la Boqala** (un récipient en terre cuite), le Kanoun (brasero pour la fumigation), les ingrédients odoriférants. Il est pratiqué toujours de nuit, et de préférence la veille du mercredi, vendredi et dimanche. L'officiante, généralement une femme âgée, ouvre la séance par une invocation : "**Fâl ya fâl, djibli khbâr man koul blad**" ("Présage, ô présage, apporte-moi des nouvelles de toutes les contrées").

Elle tient en équilibre sur ses deux pouces tendus à hauteur du visage, le récipient de terre à deux anses, rempli d'eau. Dans certaines versions du jeu, les poèmes sont interprétés selon le contexte de vie, les attentes, les espoirs des personnes concernées. On en tire, alors, des présages s'appliquant à ce qui est évoqué en pensée. Pour les vérifier, on examine le récipient toujours tenu en équilibre par l'officiante sur ses pouces : s'il bas-

cule vers la droite, l'interprétation est vraie, s'il bascule vers la gauche, elle est erronée. Dans d'autres déclinaisons, les participantes jettent, dans le récipient rempli d'eau, des bijoux ou de petits objets personnels. Le poème s'appliquera à celle dont le bijou, ou l'objet sera tiré au sort. Les boqalat ou bwaqel, ces poèmes énigmatiques, évoquent souvent l'amour, l'attente, la séparation, l'exil, ou la destinée. En voici quelques exemples :

**Ya lahlou ya lmelhou, ya ward li f tayoubi Wach dekhlak f halti, win kont aâlmî biha ?** ("Ô doux et pur, ô rose dans mon vêtement, pourquoi t'immisces-tu dans mon sort, alors que j'en ignorais tout ?")

Cette **Boqala** pourrait annoncer une surprise amoureuse ou une révélation inattendue. **Jibt el ma men laâli, w maditou l'ghali Ou gal li ma ndir bih, khoudi menou ou zid ali** ("J'ai apporté de l'eau pure, et je l'ai offerte à l'être cher, mais il m'a dit : 'Je n'en ai que faire, prends-en encore et garde-la'") Ce poème suggère un amour non réciproque ou une générosité mal récompensée. **Ya laaroussa l'jdîd, la tenssi l'kdim Li rabak ou trabba fik, houwa li yhemou fik** ("Ô jeune mariée, n'oublie pas les anciens, celui qui t'a élevée est celui qui tient à toi.") Cette **Boqala** rappelle l'importance de la gratitude et du respect envers ceux qui nous ont élevés. La poésie des boqalat s'est enrichie au fil du temps, en fonction des contextes et des époques, s'imprégnant d'invocations religieuses, de citations populaires inspirées du quotidien ou de poèmes improvisés évoquant l'amour, l'absence, la nostalgie, l'espoir, la sagesse, ... Au-delà du divertissement, **la Boqala** représente un « fait social urbain » où les femmes ont l'occasion de faire preuve de créativité poétique. **la Boqala** est un patrimoine qui mobilise la langue algérienne, il a notamment servi à véhiculer des messages de résistance durant la colonisation. Ainsi, durant les années 1950, de nombreux poèmes récités pendant le jeu de **la Boqala** explorent les thèmes de la liberté ou de l'absence d'un être cher parti au front. Ce jeu est marqué par l'histoire de notre pays, dans la mesure où les sphères personnelle, politique et sociale étaient à l'époque fortement imbriquées. Selon la politologue Karima Ramdani, les rituels divinatoires serviraient alors aux femmes à « reprendre en main leur destin, à libérer l'avenir de ce qui aujourd'hui le défigure ».

# TRADITION

Comme tout phénomène social, le jeu de **la Boqala**, dépourvu aujourd'hui de son caractère mystique et divinatoire a évolué au fil du temps, d'une pratique divinatoire, il est devenu un divertissement culturel accordant une place importante à la valorisation de la littérature orale et le contenu des messages portés par les récits. Jalousement préservée par la tradition orale durant des siècles, cette poésie tend malheureusement à verser dans l'oubli même si de nombreux auteurs ont fort heureusement rassemblé de nombreux poèmes dans des recueils, diverses publications et réalisé des émissions radiophoniques dans les années 70, notamment par Kaddour Mhamsadji, qui ont été accueillies avec un vif intérêt et un grand enthousiasme. **la Boqala** est un espace de parole, de partage et de communion, où les femmes échangent expériences et émotions tout en s'appuyant sur la sagesse populaire. Elle permet non seulement de tisser des liens sociaux, mais aussi de préserver un patrimoine oral très riche. Autrefois omniprésente dans les maisons algériennes, cette pratique tend aujourd'hui, malheureusement, à se raréfier avec l'évolution des modes de vie et l'avènement de la technologie. Toute fois,

des initiatives modernes sur les réseaux sociaux, et les médias contribuent encore à sa survie. Plus qu'un simple jeu, **la Boqala** est une « survivance » de la mémoire collective féminine, un témoin du passé et un lien entre des générations de femmes. Elle incarne une poésie populaire vivante, où le mystère et l'interprétation personnelle jouent un rôle essentiel. **la Boqala** continue d'éveiller la curiosité et de maintenir vivante une tradition ancrée dans l'histoire de l'Algérie. Nos traditions participent de la construction de notre identité culturelle nationale aujourd'hui menacée par l'oubli et la déprédation et il est urgent de les préserver. Tout comme la poésie populaire des qassidat de Ben msayeb interprétées par les ténors du chaabi, ou la poésie Malhoun de Sidi Lakhdar Ben khoulouf, les boqalat ont toutes leur place dans le patrimoine littéraire et culturel algérien avec cette spécificité originale de ne pas avoir d'auteure attitrée mais d'être « **La création collective de milliers d'auteurs à travers l'histoire** », des femmes qui ont façonné notre patrimoine par leur créativité et qui ont participé à la construction de notre identité. Un legs ancestral qui doit absolument être conservé et transmis aux générations futures.

## Références :

- Le jeu de la Boqala, Martine Bertrand, Publisud, Collection espaces méditerranéens
- [Algerie-dz.com] (<https://www.algerie-dz.com/forums/culture/293921-le-jeu-de-la-boqala-%C3%BBq-%C3%A2la-de-kad-dour-m-hamsadji>)
- [Babzman.com](<https://babzman.com/el-boqala-buqala-une-pratique-divinatoire-mediterraneenne/>)
- [Vitamine.dz](<https://www.vitamine.dz/fr/797.php>)
- <https://www.chems-music.com/formation-action-culturelle/>



## Musique Classique Algérienne: Le Malouf

Par le chanteur Amine BOUNAH



### “La musique adoucit les mœurs”

**C**e célèbre adage dont l’origine remonte à l’antiquité, a tout son sens et prendra pour toujours toute sa signification, tellement le **Son**, est intrinsèquement lié à l’existence même de l’homme. Le Son apaise par le rythme et par l’harmonie, il guérit, il impacte nos humeurs et même notre santé physique et mentale.

L’homme primitif, utilisait les sons comme moyen de communication, de cohésion sociale (chants, rythmes autour du feu), et même comme outil de connexion spirituel et rituel. Il vivait en symbiose avec les chants des oiseaux, les vents, le crépitement des feuilles, les bruits des vagues...etc. jusqu’à arriver à les imiter et créer des instruments de musique, comme en témoignent les vestiges trouvés datant de l’époque préhistorique.

Depuis, et tout comme l’homme, la musique a évolué, s’est sophistiquée, s’est diversifiée, pour donner différents styles, exprimant ainsi la multitude d’émotions et de sentiments que l’être humain peut ressentir. Notre attention, porte aujourd’hui sur une **des musiques classiques algériennes, en l’occurrence le Malouf.**



## Origines

Cette musique a pris racine en Andalousie sous l'influence de la culture musulmane à l'époque de l'empire Omeyyade, souvent inspirée des modes byzantins, perses et arabes, d'où son appellation de **musique Arabo-andalouse**. Elle est connue pour ses rythmes complexes et ses mélodies très riches. **Abu Alhasan Ali Ben Nafi**, connu sous le nom de **Zyriab** a joué un rôle très important dans le développement de cette musique au IXe siècle à Cordoue.

Après la reconquête espagnole de l'Andalousie, la musique arabo-andalouse, tout comme et les musulmans et les juifs, a migré vers le Maghreb, où elle a continué à évoluer, influencée par les musiques locales. Sa richesse vient du métissage entre la musique arabe venue de l'orient, la musique nord-africaine berbère et la musique de la Péninsule Ibérique,

**En Algérie, elle est considérée comme une musique savante représentée par trois grandes écoles connues de tous: El Gharnati, à Tlemcen, El- Sanaâ, à Alger et El- Malouf, à Constantine.**

## Le Malouf

C'est une forme de musique traditionnelle arabo-andalouse, qui se caractérise par ses mélodies complexes, ses rythmes subtils et ses paroles poétiques, dont l'origine est très riche et variée ancrée dans la civilisation méditerranéenne de l'époque, qui s'est propagée dans tout le Maghreb en s'enrichissant et en se développant de manière spécifique dans ses différentes régions. Actuellement, on peut citer différents exemples de Malouf bien ancré dans la culture locale en Tunisie, en Libye, en plus, de celle de l'Algérie. Le Malouf à Constantine est emblématique, profondément enraciné dans l'histoire et la culture de la ville. Il est aussi très vivant et présent dans presque tout l'est algérien, notamment Annaba, Skikda, Souk Ahras et d'autres villes du nord est algérien.

**Grâce à la transmission orale, on a pu sauvegarder plusieurs Noubas, Silsilats, zoudjous, hawzi, mahdjouz, Qadriets, Brawels, Aroubi ....**

L'école de Constantine est rattachée, selon les connaisseurs, à la ville de **Séville en Espagne musulmane**. Malgré toutes les divergences dans les opinions, le Malouf de Constantine présente une certaine caractéristique, qui est celle de recouvrir toutes les formes du chant traditionnel classique, **la Nouba, les inquilab et la Silsila.**



Amine Bounah

L'école de Constantine a connu beaucoup d'échanges avec celle de Tunis. Selon le grand Maître, Rachid Boukhoueit, le Malouf comporte dix Noubas : **Eddil, El Mejenba, Hsine, meya, Raml el Meya, Rmal, Ezzeidene, Mezmoum, Seïka, Rasd Eddil**, et précise que ces Noubas du Malouf constantinois se chantent en se déclinant en **El bachraf ou Taouchia (introduction instrumentale) 5 mouvements de la Nouba, El lsaddar, Al btaïhi, Eddarj, El insiraf et El khlas**.

## Les instruments classiques liés au Malouf algérien

Ce sont principalement **le Oud Arbi, le Rabab le Jawak ou Fhel, les Naghrat pour le rythme et le Târ**. D'autres instruments ont été introduits à la gamme tempérée : **le Violon, le Violon Alto, la Mandoline et le Piano**. Quant au rythme, il est désormais élargi à la derbouka. Bien qu'il conserve son authenticité, il a connu des évolutions et des enrichissements au fil du temps.

D'autres instruments ont été introduits à la gamme tempérée : **le violon, le violon alto, la mandoline et le piano**. Quant au rythme, il est désormais élargi à la derbouka. Bien qu'il conserve son authenticité, il a connu des évolutions et des enrichissements au fil du temps.

Constantine a produit de nombreux maîtres et artistes qui ont marqué l'histoire du Malouf. Parmi eux, on peut citer : Mohamed **Tahar Fergani**, figure emblématique qui a donné une grande ampleur à cette musique. Cheikh Raymond Kaddour Darsouni, Omar Chenoufi dit Chaqleb, **Abdelkader seif Toumi Abdelmoumen Bentabbel, Salim Fergani (fils de Mohamed Tahar Fergani) Ahmed Aouabdia...**



Med - Tahar avec son pere  
Hamou Fergani



Le Malouf de Constantine est un art vivant, qui continue d'être célébré et transmis, témoignant de la richesse culturelle de la ville. Il continue de vivre et d'inspirer grâce à la passion de ses artistes qui se vouent à maintenir son authenticité tout en s'ouvrant à de nouvelles dynamiques pour assurer sa pérennité, aux efforts des associations musicales et à la volonté des pouvoirs publics, qui lui consacrent de grandes soirées et festivals.

Le Malouf, reste une composante essentielle de l'identité culturelle de Constantine et de l'Algérie. Il n'est pas seulement une expression artistique, il est un patrimoine culturel riche et précieux et une des expressions de l'identité algérienne qui renvoie à nos traditions arabo-andalouses, amazighes et méditerranéennes.



G H A R

D A I ï A

## La force silencieuse d'un monde en équilibre

Par Tinhinane TAZAÏRT

À 600 km au sud d'Alger, Ghardaïa s'élève discrètement dans la vallée du M'Zab. Derrière ses murs ocre et ses ruelles en spirale, cette cité millénaire, classée au patrimoine mondial de l'UNESCO, dissimule un art d'habiter le monde que peu de lieux savent encore préserver. Plus qu'une destination, un souffle.

**A**ux portes du Sahara, là où la lumière ralentit avant de se dissoudre dans l'infini sableux, Ghardaïa se dévoile. Drapée d'ocre, sculptée par les vents du désert, elle s'enroule doucement au creux de la vallée du M'Zab, telle une prière ancienne déposée dans la poussière du temps. Ni bruyante, ni figée, elle vit au rythme d'un silence dense — celui d'un monde qui a choisi de durer. Ses venelles sinueuses, ses murs blanchis à la chaux, ses volumes à taille humaine esquissent une géométrie du temps, où la lenteur est un choix et la retenue une sagesse.

Classée au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1982, Ghardaïa fascine par sa beauté mais touche plus encore par sa cohérence. Fondée au XI<sup>e</sup> siècle par des communautés ibadites en quête de paix, elle fut conçue comme un sanctuaire d'ordre et de clarté dans un environnement rude. Son urbanisme en spirale, centré sur la mosquée,

favorise la circulation de l'air, préserve la vie privée et organise la solidarité. Ici, l'espace n'est pas seulement fonctionnel : il est porteur de valeurs. Chaque pierre, chaque orientation, chaque seuil dit quelque chose d'une philosophie de vie fondée sur la sobriété, la justice et la concertation.

Cette intelligence du lieu n'a pas échappé aux plus grands. Le Corbusier, frappé par ce modèle d'adaptation constructive, affirmait : « Qui n'a pas visité Ghardaïa n'est pas architecte ». On sait aujourd'hui combien cette ville du Sud algérien a nourri sa réflexion sur la ville idéale. Il y découvrit l'idée d'un habitat qui respecte le climat, les usages, la communauté — une ville non pas conçue contre la nature, mais à partir d'elle. Certains éléments observés dans le M'Zab — simplicité des lignes, compacité, modularité — réapparaîtront, bien des années plus tard, dans ses projets emblématiques.



mozabite repose sur des principes ibadites rigoureux, où le sens du devoir collectif prime sur les intérêts individuels. Les âzzaba, conseils de notables élus, gèrent la vie communautaire : règlement des litiges, partage des ressources, protection des valeurs. Cette gouvernance ancrée, fondée sur le consensus et la responsabilité partagée, a permis à la vallée de traverser les siècles avec une remarquable stabilité.

Dans cet ensemble structuré, les femmes jouent un rôle important, bien que souvent discret dans les représentations extérieures. Présentes dans les sphères domestiques et commerciales, elles participent à l'économie familiale et aux transmissions culturelles, en particulier à travers l'artisanat et les savoirs liés à la vie quotidienne. Leur place, parfois difficile à appréhender de l'extérieur, mérite d'être explorée avec nuance, au-delà des apparences.

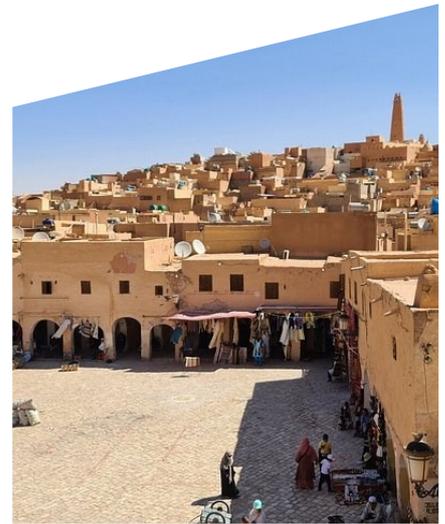
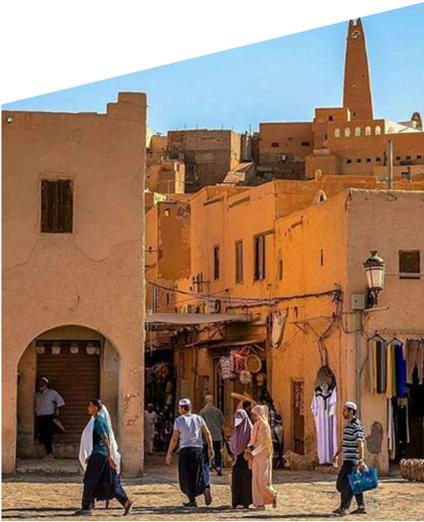
*le Ksar incarne une modernité enracinée. En 2023, il a reçu le Prix international des villes écologiques en Norvège, saluant sa capacité à conjuguer respect de l'environnement, inclusion sociale et esthétique vernaculaire.*

Cette tradition d'urbanisme mesuré trouve une résonance contemporaine dans le Ksar Tafilet, un quartier coopératif érigé au début des années 2000 à la sortie de Beni Isguen. Alliant matériaux locaux, principes écologiques et organisation communautaire, le Ksar incarne une modernité enracinée. En 2023, il a reçu le Prix international des villes écologiques en Norvège, saluant sa capacité à conjuguer respect de l'environnement, inclusion sociale et esthétique vernaculaire. C'est là, peut-être, l'un des plus beaux paradoxes de Ghardaïa : sa capacité à faire de la tradition une promesse d'avenir.

Depuis la terrasse de la tour d'observation, dominant l'en-

chevêtrement des toits et des ruelles, Ghardaïa se révèle dans sa pureté : une mosaïque de cubes pastels posés au creux de la roche. À l'horizon, les minarets en terre cuite veillent sur les collines. Seuls les appels à la prière, diffusés par des haut-parleurs discrets, rappellent la présence d'une modernité douce. Tout ici semble dialoguer avec le paysage. Rien n'est imposé, tout est inscrit. Et dans cette retenue, je ressens, en tant que visiteuse, une forme rare d'humilité architecturale. Une humilité qui interroge autant qu'elle apaise.

Mais cette harmonie ne se limite pas à l'espace. Elle est aussi une affaire d'organisation humaine. Depuis des siècles, la société



Cette culture de la mesure se reflète dans l'artisanat local. À Ghardaïa, chaque objet est un acte. Les poteries, les tapis, les vanneries, les ferronneries — rien n'y est superflu.

Tout est pensé pour durer, servir, transmettre. Un potier me disait un jour : « Ici, on façonne le nécessaire. Et le nécessaire est déjà beau. » Ces objets ne sont pas là pour séduire, mais pour incarner un rapport au monde : sobre, durable, exigeant. Loin du folklore, l'artisanat de Ghardaïa est une éthique de vie. Mais cet équilibre fragile est aujourd'hui mis à l'épreuve. L'urbanisation galopante, la standardisation des matériaux, la pression touristique, la raréfaction de l'eau menacent cette cohérence patiemment construite. Les foggaras, ces canaux souterrains d'irrigation inventés il y a des siècles, peinent à être entretenus. Les jeunes, en quête d'autres horizons, s'éloignent parfois de ce modèle. Pourtant, dans les replis du quotidien, une résilience lucide s'affirme : projets de restauration, coopératives artisanales, formations patrimoniales. Ghardaïa ne résiste pas par nostalgie, mais par conscience.

C'est pourquoi la manière d'aborder cette ville compte. Ghardaïa ne se visite pas : elle se lit, elle s'écoute, elle se respire. Elle réclame un regard lent, une attention vraie, un désir sincère de comprendre. Le voyageur curieux, prêt à suspendre ses repères, y découvrira bien plus qu'un patrimoine : une pensée incarnée. Ce lieu appelle un tourisme éclairé, modeste, respectueux — un tourisme d'apprentissage, où l'on ne vient pas pour collectionner, mais pour se laisser transformer.

***Ghardaïa ne se visite pas : elle se lit, elle s'écoute, elle se respire. Elle réclame un regard lent, une attention vraie, un désir sincère de comprendre.***

Car Ghardaïa n'est pas un musée. Elle est une cité vivante. Une ville qui montre, dans le sable et la pierre, qu'il est pos-

sible de bâtir sans dominer, de transmettre sans bruit, de durer sans s'épuiser. Une ville où la forme épouse le fond, et où le temps ne s'accélère pas — il s'approfondit. Dans un monde traversé par le vacarme et la vitesse, elle trace une voie alternative : celle du silence habité, de la beauté utile, du lien durable.

Et si sa plus grande richesse était justement là, dans cette force silencieuse qu'on ne remarque pas toujours, mais qui inspire longtemps ? Dans une époque qui cherche des modèles d'équilibre, Ghardaïa n'élève pas la voix — elle tend la main.

Par Tinhinane Tazairt – Consultante en marketing stratégique et intelligence économique, passionnée par les territoires de mémoire, l'artisanat et les récits de transformation. Entrepreneure et passeuse d'histoires, elle explore les liens entre patrimoine vivant et futurs désirables.

## Voyage intérieur d'une identité qui s'efface... et se retrouve.

Par Hacen MAHAZZEM



Une identité en distorsion Qui suis-je vraiment ? Et ça veut dire quoi, vivre entre deux mondes ? Est-ce qu'il nous est possible d'aimer deux cultures sans se sentir partagé de l'intérieur, sans avoir cette impression de trahir l'une en ayant accepté l'autre ? Est-ce que le sol où j'ai poussé mon premier cri, c'est lui, qui décide de ce que je suis, de ce que je devrais devenir ? Ou bien est-ce mes origines, qu'ils doivent en décider autrement, de ce que je devrais être réellement, d'un pays que je ne connaissais que trop peu ?

Je me souviens d'un jour en sixième. C'était un cours de français, et la prof avait demandé à chacun de raconter ses vacances. Comme ma famille en France, n'avait pas trop d'argent, alors je suis resté dans le quartier pour les vacances de printemps. Mais un oncle, qu'on connaissait à peine, était venu d'Algérie. Il ne restait que quelques semaines, mais il avait amené avec lui des mots, des souvenirs, des gestes. À travers ses récits, il essayait de me transmettre quelque chose du pays. Un bout de là-bas. À onze ans, j'avais encore du mal à vraiment reconnaître, le sens de ce dialecte qu'il parlait avec tant d'aisance. Il me manquait des mots. Il me manquait du vécu. Je comprenais un peu, mais jamais tout. Pas assez pour tout raconter. Pas assez pour répondre.

Alors dans ma rédaction, j'ai parlé de mon oncle, de ce qui me racontait comme histoires, de ce que j'avais un peu compris sur des plats algériens et aussi comment les enfants s'amusaient là-bas avec parfois simplement une roue de vélo sans pneu, qu'ils maintenaient debout avec un fil de fer et qu'ils essayaient de la faire rouler. Mais pendant que j'écrivais sur une feuille de papier, la prof s'est arrêtée à mon niveau, pour me demander d'écrire des détails, comme des noms de villes, des paysages, des couleurs, mais je ne les avais pas. Et, une fois fini, à ma place, quand elle m'a demandé de lire ma rédaction à voix haute, mes camarades de classe, ont tourné la tête vers moi avec cet air curieux, presque moqueur. L'un d'eux a même demandé, en riant, si « c'était un vrai pays. »

J'ai souri, par réflexe, mais à l'intérieur, j'ai senti un vide, un flou, un léger vertige, j'en avais presque honte. Comme si quelque chose avait glissé sans que je ne puisse le retenir. Ce jour-là, j'ai compris que je ne savais pas vraiment d'où je venais. Que j'étais trop d'ici pour être de là-bas. Et je crois qu'à ce moment précis, sans un bruit, je me suis rendu compte que je me perdais de plus en plus. Je me suis senti entre deux rives, sans barque, sans carte. Juste moi, avec mes questions, mes silences, et cette certitude étrange, que j'étais en train de devenir quelqu'un, mais je ne savais pas encore qui.

Mais alors, qui étais-je vraiment ? Avant de comprendre ce mot, « identité », j'en portais bien déjà une. Celle où je suis né, mêlée à mes silences, à mes colères, à mes élans d'enfant... et pourtant, quelque part, je ne me sentais pas complet et je me suis perdu. Pourquoi ? Oui... pourquoi. Toutefois... il y avait autre chose, enfoui là, tout au fond. Un chant plus ancien, plus sourd, plus fort. Une voix qui m'appelait sans que je ne sache si elle venait de moi ou de plus loin encore. C'était quoi, cette voix ? Ou peut-être... c'était qui ?

Je me souviens d'un matin à Constantine...

J'avais quatre ans et demi. Tout petit que j'étais, on m'avait habillé d'une sorte de robe blanche, toute légère, qui s'appelait la gandoura. On me disait que c'était pour une grande occasion. Mon cousin, lui aussi, portait la sienne. Nous étions côte à côte, silencieux, un peu fiers, un peu inquiets.

Un par un, on nous a demandé d'entrer dans une pièce. Dedans, il y avait un homme qui nous attendait. Il ressemblait vaguement à un docteur, mais il n'était pas seul, car les membres les plus proches de ma famille étaient là, que les grandes personnes, debout. Ce monsieur, avait avec lui un instrument étrange, posé sur une petite table. Je me souviens qu'il l'avait branché à une prise électrique. Mon cousin est passé le premier et la porte s'est refermée derrière lui. Quelques secondes, plus tard, il en est ressorti en hurlant, les larmes aux yeux. Il s'était enfui. Tous riaient autour de lui. Pas méchamment, mais avec un rire un peu nerveux, qu'on ne peut pas retenir. Alors en attendant qu'on le rattrape, on m'a appelé. J'ai obéi parce que ma famille était là et que ça avait l'air très important. Alors, je me suis avancé, ma petite robe blanche flottant autour de mes jambes. Une fois à l'intérieur de la pièce, quelqu'un m'a soulevé le tissu de ma gandoura. Et là... j'ai vu le monsieur qui prononçait des mots que je ne comprenais pas, tout en s'approchant. Sans réfléchir, j'ai crié de toutes mes forces en français... « Au secours, la police française ! Appelez l'armée française ! »

*“ Mon identité, écartelée entre deux récits, deux mémoires, devenait un lieu étrange...”*

Un silence... suivit d'un éclat de rire, avec des youyous que les femmes algériennes faisaient avec leur bouche. Une fois le rite passé, ma mère d'un côté, ma grand-mère de l'autre, m'aidaient à marcher tout en tenant ma robe, ma gandoura que j'ai portée pendant plusieurs jours, même lorsque j'allais me promener dans la rue. Le grand-père était là aussi, avec une liasse de billets qu'il me tendait de la main. On disait que j'étais courageux. Moi, qui n'avait pas fui. Je ne savais pas ce que j'étais. Juste un enfant qui venait de franchir une porte sans comprendre ce qu'il laissait derrière et plus tard, on me disait que les petits garçons de mon âge venaient en Algérie pour la circoncision.

Puis vinrent les cadeaux. Les friandises, les billets glissés dans ma main, les objets brillants offerts à



mon cousin et moi-même, alors qu'ont venaient, ce jour-là, de « grandir un peu. » Les chants algériens s'élevaient dans les airs, portés par la flûte dont ont soufflé sur le côté. Le son vibrait quelque part en moi. C'était la fête dans le quartier, avec les passants qui nous souriaient, alors que nous étions simplement habillés de nos robes, la gandoura et des claquettes pour marcher. Les jours qui ont suivi à Constantine, j'étais accompagné de mon cousin, à me promener dans cette grande ville et à commencer à apprendre le dialecte algérien. Et progressivement, en seulement deux semaines, je pouvais converser dans la langue du pays pour tenir une réelle conversation. Je ne comprenais pas tout, mais je sentais que c'était important. Que c'était censé m'appartenir. Et pourtant, même cet épisode si important soit-il, à fini par s'effacer doucement. Comme si ce chant ancien avait été recouvert par un autre bruit, plus fort, plus quotidien, dans le pays où je suis né. Ce que j'avais vécu de l'autre côté de la Méditerranée, finissait par disparaître. Alors que ce pays qui m'a vu naître, la France, prenais progressivement le pas. Lentement, mais sûrement. Les recoins de ma mémoire devenaient flous. Je me demandais si j'étais fait d'un seul morceau.

Mais c'est bien des années plus tard où je me suis souvenu de ce matin-là, à Constantine. De la peur, du cri, du rire, des youyous et de cette voix au fond de moi, que je n'ai jamais vraiment réussi à faire taire. Alors, tout petit que j'étais à Constantine, un tout petit bout de moi était resté, enterré au pays, attendant peut être un jour, mon retour. Comme d'une voix qui m'appelait sans que je ne sache si elle venait de moi ou de plus loin encore. C'était quoi, cette voix ? Ou peut-être... c'était qui ?

---

# (EN) QUÊTE

---



Ces questions, si simples en apparence... mais si lourdes à porter. Elles ont marqué en moi le début d'un chemin. Pas un de ceux qu'on suit avec un plan ou des repères clairs. Non. Un chemin flou, intérieur, solitaire. Un chemin où chaque pas résonnait comme une hésitation. Mon identité... je ne savais plus très bien ce que ce mot voulait dire. Elle se déchirait entre deux récits, deux manières de se souvenir, deux façons d'exister. Je me sentais comme coincé dans un entre-deux, ce sentiment d'être ni tout à fait ici, ni vraiment de là-bas. Un lieu flottant, mouvant. Comme si je marchais sur un sable instable, traître, qui glissait sous mes pieds et m'aspirait doucement, comme dans un sable mouvant.

Et puis ce silence... ce fichu silence qui est apparu six mois après avoir vu Constantine, à mon retour en France. Et dans ce silence, j'avais l'impression qu'un mur se construisait en moi. Pas visible de l'extérieur. Mais bien là. Lent, invisible, douloureux. Une petite prison intérieure, sans barreaux, mais bien réelle. Pourquoi fallait-il que je choisisse ? Pourquoi, me faisait-on sentir que je devais être soit l'un, soit l'autre ? Pourquoi l'un des deux mondes me semblait plus accepté, plus valorisé... pendant que l'autre était réduit à des silences, à des malaises, à des rires gênés ? Mes origines, on ne m'en parlait plus. Et ce vertige... ce truc étrange dans la poitrine, ce flou dans le ventre, cette boule dans la gorge. Une peur sourde, incompréhensible. La peur de ne pas être assez d'ici, mais pas assez de là-bas non plus. Toujours devoir prouver. Toujours devoir expliquer. Traduire. Justifier. Et au fond... avoir peur de trahir. Parler trop bien la langue de l'un, oublier un mot dans l'autre. Oublier un geste. Un parfum. Une chanson avec la musique de mes ancêtres. Est-ce qu'on devient étranger à ses propres racines, justes parce qu'on s'éloigne sans le vouloir, sans pouvoir le maîtriser ? Moi, je voulais juste comprendre. Me rassembler. Refaire un peu d'unité là où tout semblait morcelé. Mais plus je creusais, plus je tombais sur du vide, dans un mur de silence. Et pourtant... dans ce silence, il y avait quelque chose. Une pe-

tite voix. Timide, presque étouffée, mais présente. Elle me disait : « Tu n'es pas perdu, mais en mouvement. Secoue-toi, mon petit. Cherche et tu trouveras qui tu es. »

## Comment s'est perdu mon indenté ?

Une identité peut s'effondrer sans un cri. En silence. Lentement. Comme rongée de l'intérieur par l'absence, l'oubli, l'usure. Dans mon histoire, il y a eu trois coups. Trois blessures qui se sont imprimées en moi avec le temps.

D'abord, *l'absence d'un père...*

Un manque qui s'est installé, en mille neuf cent soixante-dix, là où il aurait dû y avoir une présence, un accompagnement. Et pourtant, je me souviens d'un moment, unique, précieux, quant à l'âge de cinq ans, j'étais sur les genoux de mon père, qui me fredonnait un chant du pays. Il imitait le souffle d'une flûte au rythme chaoui, avec le même tempo que celui d'un mariage, avec la flûte et le bendir, très présent dans les musiques berbères, chaouies. Ce jour-là, j'ai senti un regard sur moi. Et une voix douce, presque timide, qui me disait :

« راک معايا يا وليدي ؟ » qui se prononce : Rāk maāya yā wliḍī ? pour dire : « Tu es avec moi, mon petit ? »

On disait de lui, de mon père, qu'il avait été dans l'armée. Qu'un jour, lors d'une attaque, je ne sais pas qui contre qui, mais qu'il avait été blessé aux jambes par des flèches ennemies. Il en parlait à certaines de mes sœurs, le soir, pendant qu'elles lui lavaient les pieds. Et dans ce rituel, entre l'eau tiède et les silences, il racontait ses guerres. Plus tard, j'ai compris qu'il avait été un militaire de carrière. Et que ces guerres, il les avait ramenées avec lui à la maison. Son autorité, parfois trop lourde, pesait sur nous, ses onze enfants. Était-ce un trop-plein d'autorité qui l'a poussé à partir ? Trop de tension, trop de cris étouffés ? Un trop-plein de cauchemar ? Je ne le sais pas. Il est parti peu après mon retour de Constantine. J'avais cinq ans. Et depuis, j'ai grandi dans le flou, à moitié, avec des repères bancals. Toujours à chercher un reflet, une trace... quelque chose.

Ensuite, ce silence autour de mes origines...

Personne de la famille, ne me racontait d'où je venais vraiment. Aucun récit, aucun ancêtre évoqué, rien avant Constantine. On disait vaguement qu'on avait des biens, des serviteurs sur des hectares de terrain. Mais tout ça semblait si lointain, irréel. Et la langue... cette langue des anciens, si belle, si chargée d'histoires... J'ai appris, avec peine, à parler un peu le dialecte algérien, en ne le parlant que couramment tout en douceur, pas de mots compliqués, mais juste assez pour une conversation et ne sachant écrire que mon nom et prénom en arabe.

Mais il me manquait encore tant de mots. Alors souvent, j'ai eu cette sensation étrange d'être là... sans vraiment y être. Sans mes origines, comment tenir debout ? Je me sentais comme un arbre sans souche. Ballotté par les vents. Fané avant l'âge. Prêt à disparaître. Et puis... il y a eu le corps qui trahit. Celui de ma mère... Ma douce maman. Je revois encore son sourire, ce jour-là. J'étais petit. Elle préparait des makrouds, mes gâteaux préférés. Ils étaient encore tièdes quand elle me les a donnés, avec tendresse. Je crois que j'en ai mangé cinq d'un coup. Elle riait. Elle rayonnait, pendant que mon père, alors que j'étais sur ses genoux, chantait pour moi. Mais les années ont passé, sans la présence de mon père. Et ma mère s'est mise à s'éteindre, doucement. Il me semble que je venais à peine d'avoir vingt et un an. À l'hôpital de Marseille, j'ai su que sa maladie était due à de la fatigue accumulée et il me semble aussi, à son système digestif fragilisé par un, je ne sais quoi. En la voyant allongé sur son lit d'hôpital, elle essaya de me dire quelque chose. J'ai alors penché mon oreille tout près de sa bouche. Elle me disait à voix basse à peine perceptible, c'est mot : « Fait attention à la maison ». Sur le moment, je n'ai pas trop réfléchi au véritable sens de ses paroles. Mais dernièrement avec l'obtention de mon passeport algérien, ses mots me sont revenus et j'ai enfin compris, que sur son lit d'hôpital, elle, ma mère, me parlait de la maison à Constantine, un bien de mon héritage, qu'il me revenait. Deux jours après, ma mère s'en est allé en cette année de mille neuf cent quatre vingt-six. Ce jour-là, le mot « famille »

***“ La quête ne s'arrête jamais vraiment. Elle continue dans les gestes simples du quotidien. Dans la façon de préparer un plat, de parler à ses enfants, d'aimer, tout simplement. ”***

a perdu tout son sens. Il y a eu l'éclatement de la famille. Chacun a fait sa vie de son côté, dispersé, en France ou ailleurs, je ne sais pas où. Je ne voulais dépendre de personne. Je suis parti, loin de tout. Et moi, j'ai dû me débrouiller en multipliant les petits boulots. Trente ans ont passé, mais j'ai toujours grandi, avec cet enfant lumière en moi, qui refusait de s'éteindre. Non, je ne me plains pas, mais je dis juste au monde entier que je suis encore là, debout. Alors, quand le père s'en va, peut-être à cause de ce qu'il était devenu, trop autoritaire, instable, ne sachant garder un équilibre avec sa vie professionnelle et personnelle, ne pouvant se résigner à rester en place... moi qui avait seulement cinq ans, quand il est parti, mes origines ont peu à peu fini par se taire. Sans parler du corps d'une mère qui finit par s'éteindre... et que la famille vole en éclats... l'identité elle aussi s'efface, lentement, douloureusement.

Et pourtant, au fond de moi, quelque chose criait, comme un appel, un besoin de me retrouver. Il fallait que je remonte le fil. Que j'ose m'écouter. Et me dire, tout bas : « Mon identité, j'arrive. Je viens te chercher. » Ça a été dur, oui, en bousculant ma routine, pour m'asseoir et me regarder en face. Parfois, si près, que j'ai senti les murs de la prison que j'avais moi-même construite, brique après brique, avec aucun geôlier, mais juste moi et mes pensées si brutales soient-elles. Mais un jour, ça a suffi. J'ai compris qu'il fallait sortir, alors j'ai ouvert la porte. Et me voilà, sur le chemin, à la recherche de moi-même.

## **Comment ai-je pu retrouver mon identité ?**

L'introspection...

Il a fallu que je m'arrête. Vraiment. Que j'arrête de courir dans tous les sens, dans ce quotidien du métro... boulot... dodo, sans jamais réussir à me marier. Alors, j'étais là, juste moi, face à moi. Sans masque, sans détour. Je suis resté là, seul, avec mes pensées. Celles qui cognaient doucement depuis des années.

J'ai dû bousculer ce que je retenais. Ouvrir la porte aux émotions, aux manques, à tout ce que j'avais laissé dormir dans l'ombre. C'était un peu comme rallumer la lumière dans une pièce abandonnée. Parfois, j'y trouvais des choses douces. Parfois, des souvenirs que j'aurais préféré ne jamais revoir. Mais j'en avais besoin pour mieux me comprendre. Lentement. Sans bruit. Mais avec honnêteté. Retrouver mon identité, ça ne s'est pas fait d'un coup. Pas de révélation soudaine. Juste une marche longue. Lente. Parfois douloureuse. Parfois, je rampais. Parfois, je restais figé, incapable d'avancer. Les larmes, elles, étaient bien là, trop présentes. Comme si elles portaient une mémoire ancienne, comme si c'étaient des gouttes de sang qui coulait sur mon visage. Il y avait aussi la peur... celle de ne jamais réussir à sortir complètement de cette prison silencieuse qu'était la perte de soi.

C'était au tout début de la période de la Covid-19. Ce petit garçon, sans père, avait besoin de parler.

*“ Écrire, c'était crier sans bruit. J'écrivais surtout pour rester, pour ne pas disparaître. ”*

Il voulait entendre ma voix, pour se sentir moins seul, pour être rassuré et conseillé. Et là, le mot « famille »

est revenu. D'abord timidement, puis de plus en plus fort. Le cœur se souvenait, alors que je croyais, que le mien avait tout oublié. Il y avait urgence de parler, d'écrire, de se dire. J'ai ressenti ce besoin profond de demander un passeport algérien. Pas juste un document, non... c'était une façon de me reconnecter à une part de moi-même. De rassembler les morceaux. De retrouver la clé. Ma clé. Celle de mes origines. Mon Algérie. Ce passeport, ce petit livret vert que je voulais tant, a finalement atterri dans mes mains. Avec lui, j'ai pu franchir les frontières plus facilement. Aller voir ce petit garçon qui m'attendait. Cet enfant sans père qui réclamait ma présence. Cette histoire, c'est celle que je raconte dans mon tout premier livre « En quête d'identité retrouvée. » Et maintenant ? La quête pour retrouver son identité, ne s'arrête jamais vraiment. Elle continue dans les gestes simples du quotidien. Dans la façon de préparer un plat, de parler à ses enfants, d'aimer, tout simple-

ment. Mais une chose est sûre, c'est qu'on ne revient jamais tout à fait le même, mais plus réfléchi, plus grand dans sa tête. Et dans mon silence qui depuis tant d'année, j'avais fait taire, ce n'était pas du vide, mais une présence qui pour l'instant ne disait rien, il m'observait et il était là, bien là, à m'attendre sagement... en silence. Et quand ce silence, était pour moi devenu trop lourd, trop épais, il fallait que je m'arrête pour l'écouter, lui tendre l'oreille et peut-être même lui prêter une voix. Une voix, comme pour commencer les paroles d'une chanson, des paroles à dire au monde entier. L'identité, c'est comme une chanson qu'on n'a jamais fini d'écrire. Et parfois, tout commence justement là... dans le silence. Dans cette douleur douce, silencieuse, qu'on garde pour soi, sans oser la nommer. Il suffit d'un appel, d'un frisson, d'un souffle... pour que le silence se transforme. Qu'il prenne forme. Et que le chemin de l'introspection commence, tout doucement, pour aller vers soi.

Alors j'avais, entre deux mondes, mais avec le cœur un peu plus ouvert. Mes origines, tapies dans la mémoire, inscrites dans la langue, les gestes, les visages, elles me revenaient progressivement. Elles, qui n'ont jamais vraiment disparu, mais que temps et imprévus de la vie, me les avaient éloignés de mon quotidien, jusqu'à ce qu'elles réapparaissent avec beaucoup plus de force. Aujourd'hui, nos origines, souhaitent nous parler de l'Algérie, des paysages, des histoires racontés par les anciens. Elles nous attendent, patiemment. Elles nous appellent par notre nom. Moi, le jour où elles ont prononcé mon nom, je les ai entendues. Je les ai écoutées. Et aujourd'hui, je me sens entier. Je sais enfin qui je suis. « **Je suis algérien.** »



Hacem Mahazzem



*Le Ministère des Affaires Etrangères*

**Retrouvez le numéro précédent  
en cliquant sur ce QR Code**





**Consulat Général d'Algérie à Lyon**